

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME V — N° 6 — JUIN 1952

ART MEXICAIN :
2.000 ANS DE
CIVILISATION



Dieu zapotèque,
ère précortésienne
(Photo Gisèle Freund. Magnum)

Le Courrier

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
19, avenue Kléber, PARIS-16*

Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.

Secrétaires de rédaction :
Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS
Edition anglaise : R. S. FENTON
Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'UNESCO ou de la rédaction.

Imp. GEORGES LANG, 11, r. Curial, Paris.

MC. 52. I. 61. F.

Le prix de l'abonnement est de 500 francs français, de 2 dollars ou 10 shillings 6 d.

Ecrivez à notre dépositaire dans votre pays ou, à défaut, directement au siège de l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich.

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A., Alsina 500, Buenos-Aires.

Australie : H.A. Goddard Ltd, 225 a George Street, Sydney.

Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben, Vienne I.

Barbade : S.P.C.K. Bookshop, Broad Street, Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.

Birmanie : Burma Educational Bookshop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.

Bolivie : Libreria Selecciones, av. 16 de julio 216, Casilla 972, La Paz.

Brsil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.

Canada : (de langue anglaise) : University of Toronto Press, Toronto ; (de langue française) : Centre de Publication Internationale, 4234, rue de la Roche, Montréal 34.

Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylon Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago du Chili.

Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogota.

Cuba : La Casa Belga, O'Reilly, 455, La Havana.

Danemark : Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Norregade, Copenhague K.

Fédération Malaise et Singapour : Peter Chong & Co, P.O. Box 135, Singapour.

Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pasha, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Equatoriana, Av. Mariano Aguilera 332, casilla 67, Quito.

Espagne : Aguilar, S.A. de Ediciones, Juan Bravo 38, Madrid.

Etats Associés du Cambodge, du Laos et du Viet-Nam : K. Chantarith, C.C.R., 38, rue Van Vollenhoven, Phnom-Penh.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University Press, 2960 Broadway, New-York, 27.

Finlande : Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu, Helsinki.

France : Librairie Universitaire, 26, rue Soufflot, Paris (5^e).

Grèce : Eleftheroudakis, Librairie Internationale, Athènes.

Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.

Inde : Orient Longmans Ltd, Bombay, Calcutta, Madras, Oxford Book & Stationery Co, Scindia House, New-Delhi.

Rajkamal Publications Ltd., Chowpatty Road, Bombay 7.

Indonésie : G.C.T. van Dorp & Co N.V., Djalan Nusantara 22, Djakarta.

Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby Road, Tel-Aviv.

Italie : G.C. Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella postale 552, Florence.

Japon : Maruzen Co. Inc, 6 Tori-Nichome, Nihonbashi, Tokyo.

Liban : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50 Grand-Rue, Luxembourg.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16, Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjørnet, Stortingsplass, 7, Oslo.

Pakistan : Thomas & Thomas, Fort Mansions, Frere Road, Karachi, 3.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A., Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quiapo, Manille.

Porto Rico : Panamerican Books Co., San Juan 12.

Portugal : Publicações Europa-America, Ltda., 4, Rua da Barroca, Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse allemande : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont, Fribourg.

Syrie : Librairie Universelle, Damas.

Tanger : Centre International, 54, rue du Statut.

Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Thaïlande : Suksapan Panit, Arkam 9, Rai-Damern Avenue, Bangkok.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Bookstore, Ltd., P.O. Box 724, Prétooria.

Uruguay : Centro de Cooperacion Cientifica para la América Latina, Unesco, Bulevar Artigas, 1320, Montevideo.

Yougoslavie : Jugoslavenska Knjiga, Marsala Tita 23/11 Belgrade.

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans ce numéro peuvent être reproduits sans autorisation préalable, à condition d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de l'Unesco ».

LE MONDE DE LA SCIENCE

par Gerald Wendt

CONDITIONS D'UNE VIE ÉTERNELLE

DEPUIS le commencement des temps, l'humanité a cru, ou a placé son espoir dans l'immortalité de l'âme. Cependant, il a toujours paru impossible que notre corps, fait de chair et de sang, puisse vivre éternellement. De récentes expériences biologiques semblent pourtant nous rapprocher de ce but. Des organes d'animaux sont conservés vivants dans des éprouvettes pendant de très longues périodes, et à Chicago, le professeur Ralph W. Gerard a pu étudier la moelle épinière vivante d'un rat de laboratoire maintenue dans un bocal comme un vulgaire poisson rouge. Ainsi apparaissent peu à peu aux savants les conditions d'une vie permanente.

Maintenir indéfiniment en vie un organe, longtemps après qu'il a été séparé du corps de l'animal, nécessite une connaissance parfaite de ce dont il a besoin pour se nourrir. Il faut lui fournir de l'énergie sous forme de sucres et l'oxygène qui lui est nécessaire pour utiliser ou « brûler » ces sucres, en même temps qu'un mélange complexe d'autres substances nécessaires à la vie. La solution nutritive dans laquelle il est plongé doit en fait remplir le rôle que joue le sang dans l'organisme animal.

Il est tout aussi important d'éliminer les déchets qui se forment au cours du processus de l'existence. Si cette élimination se fait régulièrement et si une alimentation adéquate lui est assurée, l'organe sera aussi sain et aussi actif que lorsqu'il faisait partie du corps de l'animal. En fait, il peut vivre plus longtemps que l'animal lui-même, car, chez l'animal, la composition du sang varie avec l'âge. Elle s'altère, finit par ne plus assurer le bon fonctionnement d'un ou de plusieurs organes, et entraîne ainsi la mort de l'animal. En laboratoire, il est possible de maintenir des conditions constantes et parfaites, donc de prolonger indéfiniment la vie d'un muscle ou d'un organe. Mais on n'a pas encore réussi à le faire avec des organismes complets, de sorte que l'immortalité proprement dite demeure encore un but très lointain.

Les résultats obtenus par le professeur Gerard ne sont pas encore entièrement connus. Mais le but de

ses expériences sur la vie de la moelle épinière est en lui-même très important. Il a pu observer directement les réactions du système nerveux lorsque l'on fait varier la quantité d'oxygène qui lui est fournie. Une telle étude du rôle de l'oxygène sur la vie des nerfs et du cerveau est d'une importance considérable pour les aviateurs qui volent à de hautes altitudes

Nous commençons, dans ce numéro, la publication d'une chronique scientifique régulière « Le Monde de la Science » par le Professeur Gerald Wendt. Ancien professeur de chimie à l'Université de Chicago et Doyen de la Faculté de chimie et de physique au Pennsylvania State College, le Professeur Wendt s'est consacré depuis quelques années à l'enseignement et à la diffusion de la science auprès du grand public. Il fut successivement directeur de la section science et éducation à la Foire Mondiale de New-York en 1939, chargé de la chronique scientifique des magazines Time et Life, puis rédacteur en chef, directeur de la revue Science-Illustrated. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, citons notamment La Science pour le Monde de Demain, Le Commencement de l'Age atomique et L'Energie atomique et la Bombe à hydrogène. Le premier article qu'il ait écrit pour le « Courrier » a paru dans notre numéro de février 1952 sous le titre : « Le miracle de la 5^e rue. » M. Wendt a récemment été nommé chef de la Division pour l'Enseignement et la Diffusion de la Science au Département des Sciences Naturelles de l'Unesco.

où l'air est raréfié et où l'oxygène vient à manquer. L'étude directe de l'action de l'alcool et des médicaments sur le système nerveux a également été rendue possible.

Cette méthode de maintenir les organes en vie, dite « culture des tissus », est utilisée actuellement dans de nombreux laboratoires de physiologie. A la Fondation pour la Biologie Expérimentale de Worcester (Etats-Unis), des glandes surrenales de veaux ont pu être maintenues très longtemps en vie et ont été utilisées pour l'obtention de la cortisone, nouveau produit qui soulage les

arthritiques. Une « batterie » de glandes vivantes d'animaux, cultivée de cette manière, constituerait pour la biochimie une nouvelle source de matières premières.

Quant au muscle, il est possible de le maintenir en vie très longtemps. L'éminent chirurgien français, Alexis Carrel, prix Nobel de Médecine, travaillant à l'Institut Rockefeller de Recherche Scientifique, à New-York, a réussi à maintenir en vie pendant vingt-trois ans un fragment du muscle du cœur d'un embryon de poulet. Dans son célèbre ouvrage, *L'Homme, cet Inconnu*, nous lisons en effet : « Des fragments de tissus, prélevés en janvier 1912 sur le muscle du cœur d'un embryon de poulet, se développent aussi activement aujourd'hui qu'il y a vingt-trois ans. En fait, on pourrait dire qu'ils sont immortels ».

Il est vrai que vingt-trois ans de vie, ce n'est pas encore l'immortalité, mais cela fait longtemps pour un cœur de poulet. Le Dr Carrel était persuadé que si on réussit à maintenir de façon constante les conditions qui ont permis à ce muscle de rester vivant, il peut continuer indéfiniment à vivre et à se développer.

C'était déjà là une découverte bouleversante, mais des expériences récentes ont montré que des progrès encore plus importants sont en vue. L'antique « mystère de la vie » se dévoile peu à peu. La vie « continue » si les conditions dans lesquelles elle se poursuit sont favorables aux cellules, aux muscles et aux organes. Chez l'animal vivant, le sang et les autres liquides du corps assurent ces conditions jusqu'au moment où le métabolisme chimique s'altère avec l'âge. Mais si le processus du vieillissement peut être empêché en laboratoire, il est permis d'espérer que celui du corps pourra, lui aussi, être étudié, compris et prévenu. Peut-être le siècle prochain verra-t-il le succès des travaux qui se poursuivent dans cette voie; si toutes les parties du corps peuvent rester jeunes, le corps tout entier pourra peut-être demeurer jeune lui aussi et l'immortalité ne sera plus un vain mot. Cet espoir avait déjà été formulé par Alexis Carrel, il y a quinze ans.

LATITUDES ET LONGITUDES...

SUISSE : Le village d'enfants Pestalozzi, à Trogen (Suisse), a fêté l'inauguration solennelle de sa nouvelle Maison communale qui a pu être construite grâce à des dons du Conseil Canadien pour la Reconstruction par l'Unesco, du canton de Zurich et d'une firme privée de Vevey. La nouvelle Maison communale est destinée à servir l'enfance tout entière sans distinction de nationalité, de race, de religion ou de langue, en vue d'un avenir meilleur fondé sur l'entente fraternelle parmi tous les peuples. C'est dans ce but qu'elle veut ouvrir ses portes, pendant les vacances scolaires, aux éducateurs ainsi qu'aux jeunes gens de tous les pays, afin qu'ils y échangent leurs idées et leurs expériences.

UNESCO : Le Conseil des Représentants des Etats européens s'est réuni à la Maison de l'Unesco à Paris pour préparer la création en Europe d'un laboratoire international de recherches nucléaires et pour organiser la collaboration internationale dans ce domaine. La conférence a désigné un secrétaire ainsi que les chefs de plusieurs groupes d'études. Elle a également établi l'ordre du jour d'une conférence sur la physique nucléaire qui se réunira dans le courant du mois à Copenhague. Le Conseil, dont le siège est à Genève, est formé de représentants des Etats suivants : Allemagne, Belgique, Danemark, France, Grèce, Hollande, Italie, Norvège, Suède, Suisse et Yougoslavie.

INDE : Sur l'initiative de l'Association indienne d'Information scientifique, les écrivains scientifiques de l'Inde, avec l'aide de l'Unesco, viennent de constituer une association professionnelle. Son but sera d'informer le peuple indien des travaux des savants indiens et étrangers, et de diffuser largement tout ce qui a trait à la coopération internationale dans le domaine de la science.

EGYPTE : Les représentants de l'Egypte et de l'Unesco ont signé un accord portant sur la création d'un second centre international d'éducation de base qui sera établi cette année à Sirs El Layan, à une centaine de kilomètres au nord du Caire. Il fait partie du réseau mondial

de centres internationaux d'éducation de base dont l'Unesco a entrepris la fondation pour combattre par l'éducation, l'ignorance, la misère, la maladie, et dont le premier a été établi l'an dernier au Mexique. Cinquante étudiants seront admis au Centre de Sirs El Layan, dont l'inauguration est prévue pour l'automne prochain. Ce nombre sera porté plus tard à deux cents. Les étudiants seront choisis parmi les candidats présentés par les Gouvernements de divers pays du Moyen-Orient.

FRANCE : Une plaque commémorant la décision prise par le Conseil municipal de Grenoble d'adhérer à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme a été apposée récemment à la porte de l'Hôtel de Ville, au cours d'une cérémonie à laquelle assistaient les plus hauts représentants du Ministère de l'Éducation Nationale et de l'Unesco. On sait que cette Déclaration universelle a été proclamée le 10 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations Unies. Rappelons en outre que Grenoble a été le berceau de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen : en effet, c'est dans la cité dauphinoise que furent proclamés en 1788 les principes qui devaient bientôt triompher avec la Révolution française. Grenoble est une des trois villes universitaires d'Europe où sont menés des sondages d'opinion destinés à permettre une étude scientifique de l'égard de la Déclaration. Les deux autres villes sont Cambridge, au Royaume-Uni, et Upsala, en Suède.

ETATS-UNIS : La Bibliothèque du Congrès participe activement au programme des Bons de Livres de l'Unesco. Elle a, en effet, payé en Bons de Livres des ouvrages d'une valeur totale de plus de dix mille dollars qu'elle avait achetés à l'étranger. Les Bons de Livres sont une sorte de monnaie internationale destinée à aider les acheteurs dans les pays à monnaie faible à se procurer des ouvrages dans les pays à monnaie forte. En achetant des Bons Unesco avec des dollars, la Bibliothèque du Congrès aide à constituer le fonds de devises nécessaires à la réalisation de ce programme.

NOUVELLE INTERNATIONALE : Un vaste réseau d'échanges de livres vient de se développer, un réseau qui ne connaît ni frontières, ni barrières de douane, ni difficultés de devises. La Division des Bibliothèques de l'Unesco, qui remplit dans ce programme un rôle prépondérant, satisfait à un courant de demandes et d'offres toujours croissant. Parallèlement à cette action, elle encourage des contacts et des échanges directs entre les bibliothèques du monde entier. C'est ainsi, par exemple, que 134 publications scientifiques offertes par l'Institut Polytechnique de la Virginie ont été distribuées à 46 bibliothèques qui séparent des dizaines de milliers de kilomètres, de la Turquie à Chili, de la Pologne à la Birmanie, de la Suède à la Chine. La Bibliothèque Nationale d'Autriche a offert 179 ouvrages d'histoire et de littérature, et parmi ceux qui en ont bénéficié, on peut citer l'Université de Hiroshima, l'Université d'Olomouc (Tchécoslovaquie), des bibliothèques indiennes et la bibliothèque de Vieux-Condé, dans le nord de la France. L'offre de 337 livres sur l'éducation et les sciences sociales, faite par le Centre du Livre Britannique, a permis à l'Unesco de donner satisfaction à 45 bibliothèques d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Tous les pays bénéficient de ce programme d'échanges et d'offres, même les Etats qui ne sont pas membres de l'Unesco.

UNESCO : Les possibilités de voyages à l'étranger seront particulièrement nombreuses et variées pendant les vacances d'été 1952. Afin de les faire connaître aussi largement que possible, l'Unesco vient de publier un supplément au volume quatre d'« Etudes à l'Étranger », entièrement consacré aux cours de vacances. « Etudes à l'Étranger », qui paraît tous les ans, est un manuel international contenant une nomenclature complète des bourses et des échanges culturels. Son supplément dresse la liste de centaines de cours de vacances, de camps de vacances, de voyages d'études, de centres de jeunesse, etc., organisés dans trente pays. Ces deux brochures sont en vente chez tous les dépositaires des publications de l'Unesco.

2.000 ANS D'ART MEXICAIN

par Jean Cassou

Conservateur du Musée National d'Art Moderne de Paris

L'exposition d'art mexicain qui s'est ouverte le mois dernier à Paris, au Musée National d'Art Moderne, est d'une importance exceptionnelle. Elle ne se borne pas à proposer à l'admiration des connaisseurs, des peintures, des statues ou des objets rares. Elle révèle un monde de formes, presque ignoré hors d'Amérique, elle présente en Europe une civilisation qui n'est familière qu'à un très petit nombre de voyageurs, d'historiens ou d'artistes. Une telle exposition peut en effet faire connaître le peuple mexicain, non pas de l'extérieur à l'aide des schémas de la politique ou de l'ethnologie, mais d'une manière plus profonde en suivant les témoignages de ses exigences esthétiques et spirituelles. L'Histoire de ce peuple ainsi mise en lumière se divise en trois périodes, qui sont trois grandes époques de l'histoire mondiale de l'Art. La première s'étend sur vingt siècles, puisque les plus anciennes pièces de la période précolombienne remontent à 600 ans avant Jésus-Christ. La seconde est celle de l'extraordinaire collaboration des Indiens et de leurs conquérants, au moment de la période « coloniale ». La troisième est celle d'une Renaissance qui se poursuit à l'heure actuelle. En outre, à cette occasion, le Mexique met à la disposition de la radio-diffusion européenne, diverses collections d'enregistrements qui touchent d'autres aspects de sa culture, et principalement la musique, folklorique et symphonique. Il y a donc ici un ensemble de manifestations culturelles qui dépasse le cadre d'une simple exposition. Aussi bien l'intérêt que leur portent le « Courrier » et l'Unesco elle-même ne concerne pas seulement les œuvres réunies au Musée d'Art Moderne, en dépit de leur grande valeur, mais surtout l'enrichissement qu'elles peuvent apporter à la connaissance mutuelle des peuples. De même, l'article de M. Jean Cassou, que nous publions ici, n'est point un compte rendu d'exposition, mais, à propos de cet événement, un effort pour faire comprendre l'unité de la culture mexicaine exprimée dans les arts.

DÉCOUVRIR, non seulement un espace, mais un temps, quelle stupeur! Quel bouleversement, et dont nous n'arriverons jamais à nous représenter la profondeur! Comment parvenir à concevoir l'émotion qui saisit les Conquistadores à la vue de ce continent nouveau et, plus encore, de cette étendue de siècles! Et cet espace et ce temps

se combinaient pour produire un univers parfaitement clos, absolument étrange, d'une totale et inconfondable unité, laquelle unité se devait poursuivre, absorbant, intégrant tous apports, persévérant dans son irréductible différence. Il y a un phénomène mexicain, un univers mexicain, et c'est de cette perpétuelle identité à soi que rend compte



l'exposition organisée à Paris, au Musée National d'Art Moderne, à la suite d'un accord entre le gouvernement mexicain et le gouvernement français.

La révélation qui se fit aux Conquistadores, aux *Teules*, fut celle d'un énorme continent par-delà lequel on atteignait l'autre mer, et aussi de toute une durée d'empires et de monuments, de toute une longue épopée de dieux, de lois et de mœurs. Mais les arrivants avaient aussi leur fable, et que, par une éblouissante faveur, il leur était enfin donné de réaliser. Ce qu'ils avaient si passionnément songé dans leurs heures de gratuit loisir, de plongée dans l'enfance première et collective, ils le vivaient! Ils vivaient un roman de chevalerie. Chacun d'eux était vraiment, réellement, le chevalier monté sur un cheval, animal monstrueux, chacun était Amadis lui-même, qu'on eût pu appeler aussi le Chevalier à la Roue ou le Chevalier à la Croix. Car ils survenaient avec tout leur univers matériel et spirituel, leurs fables à eux, et aussi leurs croyances établies, et leurs armes, et leurs bêtes, et leurs techniques. Ils survenaient dans le moment que cet univers où ils vivaient était parvenu à un haut degré de puissance et que son histoire était entrée dans l'ère de la grande politique moderne, avec ses calculs et ses projets. Tout un appareil, toute une solide machine soutenait les chimères dont s'enchantait leur imagination. Et ces chimères, voilà qu'ils les affrontaient aux fables du monde inconnu : cette furieuse mythomachie, se faisant mythogamie, bref ce prodigieux et confus combat amoureux allait produire d'autres phantasmes, d'autres idées, d'autres formes non moins extraordinaires.

Mais toujours y persistera, vivace, indestructible, prépondérant, le génie originel. Aussi bien s'est-il manifesté jusqu'à Cortès de façon si intense qu'on ne saurait le concevoir autrement que dans cette féroce et dévorante persistance. Les érudits, dont une des méthodes est la comparaison, aussi bien que le public qui, pour s'y retrouver, cherche spontanément des analogies familières, peuvent en effet rapprocher telle des formes artistiques, sociales, morales du monde précortésien de telle autre forme du monde égyptien, du monde de la Méditerranée archaïque ou des mondes extrême-orientaux. Mais on se voit toujours ramené à la considération de ce qu'il y a d'irréductible, d'inaliénable dans la beauté exhumée de ces lieux sacrés de



Plusieurs siècles séparent « Le Bossu » (photo du haut), terre cuite de l'époque précolombienne, de la « Tête de Femme » (photo du bas), toile du peintre contemporain Julio Castellanos. Ces deux œuvres juxtaposées donnent une idée de la continuité essentielle à travers les âges du génie originel dans l'art mexicain.

(Voir page suivante.)

UNE SYNTHÈSE DE DEUX GRANDES CIVILISATIONS

(Suite de la page 3)

la planète qui s'appellent Monte-Alban ou Chichen-Itza. Beauté surprenante et qui, s'il la faut ranger auprès des plus hauts types de beauté que nous aient laissés les plus merveilleuses civilisations, c'est uniquement parce que, comme ceux-ci, elle est sans ressemblance et, autant qu'eux, sublime.

C'est donc avant tout sur son originalité et son énergie qu'il faut mettre l'accent si l'on veut pleinement entendre le fait mexicain. Le Mexique est, avec le Pérou, le seul point du continent indien où les blancs aient rencontré une civilisation. Et celle-ci, au Mexique, affectait des aspects prodigieusement évolués. Peut-être même évolués au point d'une stabilisation proche de l'assoupissement et de la décadence. En dépit du formidable sursaut de Cuauhtemoc et des combats sauvages qui, pour un temps, chassèrent de Mexico les conquérants, il y a un mélancolique fatalisme dans la façon dont l'empire aztèque accepta sa chute et se soumit aux prophéties, ce à quoi, d'ailleurs, contribuèrent, il faut le dire, la rébellion des tribus qu'il avait soumises, et l'aide qu'elles apportèrent aux envahisseurs. Mais peut-être ce fatalisme et cette mélancolie font-ils partie du génie même du Mexique et en sont-ils un facteur constant et qui en humanise l'atroce cruauté. L'amour des fleurs et autres choses passagères, si émouvant dans les chants du roi Netzahualcoyotl, l'esprit de contemplation, une minutieuse et infinie patience sont des traits propres à l'âme du Mexique, et dans ses constructions pèse une sorte d'accablement massif et triste. Ces formes soumises à une implacable géométrie, ces mâchoires carrées, ces motifs décoratifs implacables, tout ce poids cyclopéen marque aussi une pesanteur de l'âme et qui incline vers les mystères souterrains et macabres. Il y a là, dans cette âme comme dans ce style, une puissance, mais qui s'exprime en partant d'un noyau où elle se concentre et s'enferme. Une puissance tout d'abord hermétique, lovée comme celle du symbolique serpent, et dont l'expansion ne peut être que lente et terrible.

Cette démarche patiente, sourde, opaque, ironique, agressive, cette démarche que l'on dirait ensemble minérale et fauve, du génie indien devait s'accorder avec certains rythmes de l'âme espagnole. Et surtout deux goûts de la mort, deux sarcastiques méditations de la mort devaient là se rencontrer. Deux peuples se mélangeaient, deux peuples d'espèce supérieure et doués de génie au sens le plus vif du mot, et qui, tous deux, avaient pris cette attitude, véritablement exceptionnelle dans l'histoire de la philosophie, de concevoir la mort comme un *jouet*. Cette seule rencontre devait permettre au Mexique, sous sa nouvelle figure, un avenir spirituel assez prodigieux.

L'humanisme ibérique, qui occupe une part si considérable du globe, est fait de ces rencontres. Des éléments variés, mais poussés chacun à son degré extrême d'intensité, contribuent à son inassimilable et superbe originalité. Les aspects que celle-ci a revêtus au Mexique ne sont pas moins étonnants. En particulier le baroque colonial. Ce style, déjà suffisamment enivré et enivrant, la passion tropicale l'emporte à un état inouï de richesse et d'exubérance. Les dieux inoubliés mêlent leurs terrifiants prestiges aux miracles introduits par les blancs. Ils sont toujours présents. De même l'âme indienne, subtile et acérée, est-elle toujours présente dans l'élocution castillane, l'infléchissant à une sifflante suavité, la faisant servir à une rhétorique plus ingénieuse encore et plus persuasive. Comme elle a, en art, surenchéri sur les merveilles du baroque, elle surenchérit, en poésie, sur celles du conceptisme. Et Sor Juana Inès de la Cruz, l'auteur du poème du *Sueño*, un poème de l'intelligence, une admirable description lyrique de l'aventure intellectuelle, — est assurément le plus grand poète qui ait été produit dans la suite de Gongora et l'égal de ce prince de l'esprit.

Provinces espagnoles, les pays de l'Amérique latine n'ont pas laissé d'avoir une physionomie provinciale, et qui fait touchant, démodé, gentiment pittoresque. Et cependant, sous ces manières provinciales du XVIII^e et du XIX^e siècles, un observateur attentif discerne déjà ce qui distingue le Chili de l'Argentine ou de la Bolivie : la note mexicaine, il la discernera très aisément. Car elle se fait clairement entendre, et ce n'est pas une des moindres joies du visiteur de l'exposition du Musée d'Art Moderne, que de découvrir le charme de telles images pieuses ou de tels portraits de ce temps, et qui témoignent de qualités d'ingénuité, certes, mais combien délicate, élégante, presque adroite! Aussi bien, avec ce peuple, faut-il faire constamment confiance à l'ingénuité. Ce sont les qualités profondes, natives, à l'état pur qui commandent. C'est la source populaire qui a toujours raison. Et la science et l'habileté ne font que découler de cette source : elles n'ont pas été apprises, reçues du dehors. Que ce soit sous la domination des empereurs aztèques ou celle des vice-rois castillans, ou depuis le temps que le Mexique est devenu nation et Etat, c'est toujours, si l'on veut bien entendre cette civilisation, au peuple qu'il faut recourir, auprès du peuple indigène, originel qu'il faut se tenir et s'informer. Et dans les combinaisons et les mélanges qui sont les produits et les témoignages de son histoire, ce qu'il faut sans cesse retrouver, c'est

l'initiative spontanée du peuple, sa direction et sa coloration.

C'est pourquoi les ouvrages qui, de l'art mexicain moderne, nous enchanteront le plus particulièrement, seront ceux que nous appelons naïfs ou primitifs. Mais tout l'art mexicain moderne est naïf et primitif. Et c'est le plus beau titre de gloire qu'on puisse lui donner. Il doit nous apparaître comme une explosion de l'élément naïf et primitif, du fait populaire brut. Aussi devait-il exprimer la Révolution de 1910, seconde émancipation du peuple mexicain après la première, celle de l'Indépendance. Désormais, le génie mexicain est absolument lui-même. Et il se donne libre cours. Tous ses caractères, affirmés au cours de l'histoire depuis les temps les plus reculés, se rassemblent et pour mieux, sans plus d'entraves ni de complexités, en plein jour, se manifester. Tout entiers et exclusivement ils se portent à l'affirmation. A nous de les reconnaître, de les prendre tels qu'ils sont et sans que nous puissions recourir à des références familières. L'art moderne mexicain ne se peut comparer qu'à l'art mexicain de toujours. Il nous faut savoir retrouver en lui les vigueurs spécifiques des civilisations zapotèques ou mayas, et rien qu'elles. Il nous faut renoncer à en rapprocher les inventions et les modes de nos arts modernes européens.

Cet art exprime le peuple mexicain ; il le raconte aussi, le définit et l'illustre. Et cela d'une façon toute naturelle et aisée, puisqu'en son essence il est populaire. Les grandes fresques de José Clemente Orozco, Diego Rivera et Alfaro Siqueiros ne sont pas des ouvrages de cour, ni des ouvrages de commande officielle, bien qu'ils aient été accomplis grâce aux pouvoirs publics : ils sont l'œuvre du peuple se prenant lui-même pour objet, un acte du peuple fixant ses actes en images. Le peuple, ici, a trouvé son style, conforme à celui et à ceux dont il a usé durant des siècles, et c'est dans ce style que, avec une parfaite dignité artistique, il dit ce qu'il veut dire. Il narre son passé, toutes ses luttes, toutes ses péripéties, toutes ses souffrances, et ses travaux et ses guerres, ses colères et ses espoirs.

Tout ceci est d'autant plus intéressant pour nous que notre art moderne est en quête d'une application monumentale, et partant sociale. Toutes inventions plastiques de ce dernier demi-siècle doivent — et c'est là une aspiration qui, de plus en plus clairement, un peu partout, s'exprime — se transmuier et se composer en peinture murale. L'exemple des fresquistes mexicains mérite donc d'être médité. Ce phénomène assurément doit son succès à deux causes essentielles : d'abord au caractère si profondément, essentiellement populaire, c'est-à-dire originel et c'est-à-dire original de l'art mexicain depuis ses deux mille années d'existence; ensuite au fait que la nation mexicaine a été favorisée d'une magnifique histoire et par conséquent a fourni à l'art mexicain de beaux sujets. Mais tous les peuples ont une histoire, et tous s'expriment dans leur art. Il y a, à tous les arts, pour évolués et savants qu'ils paraissent, un fond populaire.

Et c'est ce fond, irrécusable, que l'on trouve chez un peintre comme Rufino Tamayo dont le nom est toujours uni à ceux des trois célèbres fresquistes, et qui, s'il ne s'est pas aussi souvent qu'eux manifesté dans la peinture murale, n'en est pas moins un des capitaux porteurs du message mexicain. Une farouche poésie, un coloris de charme et de mystère, une totale *étrangeté* marquent son œuvre. Oui, certes, comme au bout du compte j'ai fini par le déclarer, il y a toujours une part de peuple dans les plus extrêmes inventions de l'art, même de nature intellectuelle et d'intention intellectualiste. Mais il faut convenir que cette part est, dans l'art mexicain, particulièrement impérieuse, fertile et agissante, et en revenir à cette constatation. Il faut toujours y revenir. Et à celle que le peuple mexicain, avec la violence de ses réactions, méritait une histoire dramatique et était porté à ressentir de façon exceptionnellement vive les événements dont il était ensemble l'objet et l'acteur. Les problèmes se posent sans doute de la même façon pour tous les arts et pour tous les peuples. Mais ici ils se posent d'une façon considérablement *pure*. Un peuple est là qui, avec une force extrême, s'affirme singulier. Et cette singularité persiste à travers les plus étranges vicissitudes et même au moyen de ces vicissitudes. Nous la reconnaissons identique dans les civilisations qui précèdent l'arrivée des blancs, celles dont ceux-ci étaient absents, comme dans celles où nous nous voyons présents. Nous la reconnaissons dans les dieux anciens comme dans les images de la dévotion chrétienne. Dans les fresques, expression de l'âme collective, comme dans les tableaux de chevalet, ouvrages de la sensibilité individuelle. Dans les chefs-d'œuvre de l'art comme dans les productions à bon marché du folklore. La singularité ne change pas. Elle ne se contamine pas. Ni non plus ne s'atténue, ne s'affaiblit. La singularité demeure. Elle demeure comme un foyer sans cesse ardent, un centre de fascination, un cœur perpétuel.

Ci-dessus, un énorme disque maya représentant un joueur de pelote. Les hiéroglyphes qui entourent le personnage sont un calendrier. Toutes les photographies sur l'art mexicain que nous publions dans ce numéro ont été choisies avec l'aimable collaboration du Dr. Fernando Gamboa, de l'Institut National des Beaux Arts de Mexico, et Commissaire général de l'Exposition au Musée National d'Art moderne à Paris.





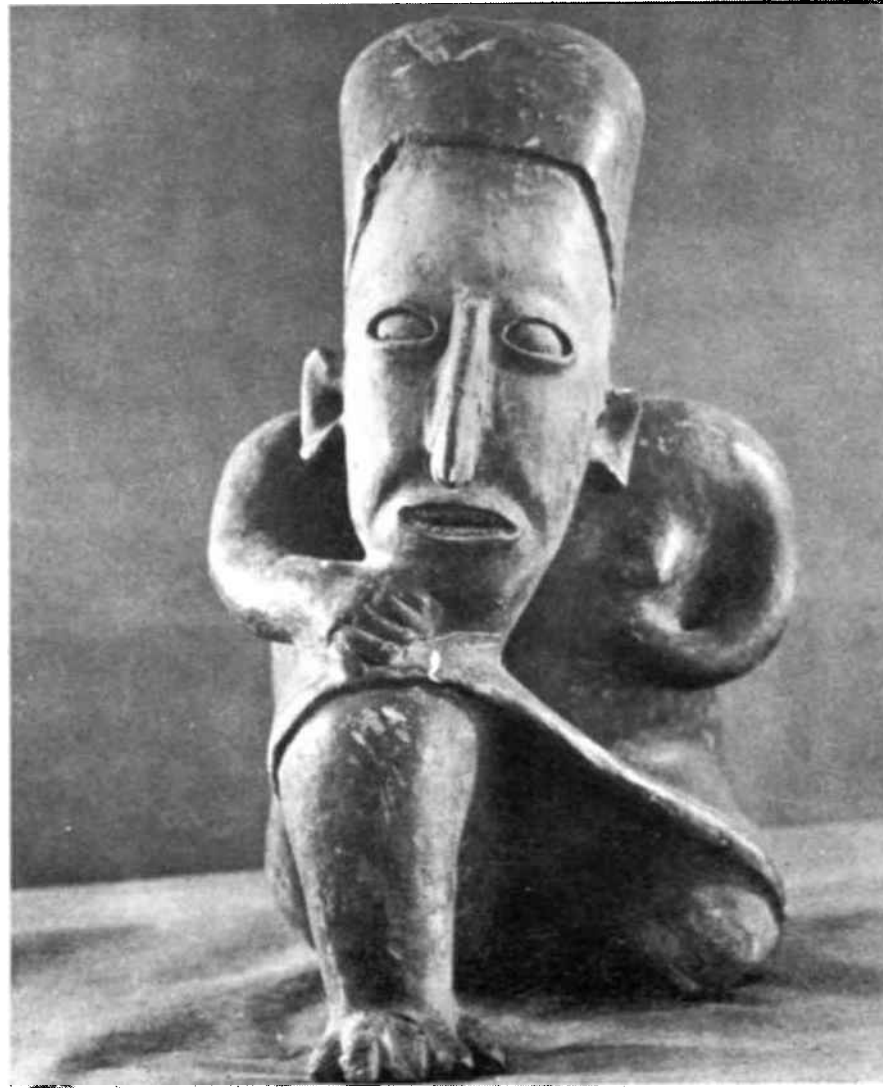
« **MASQUE SOURIANT** », trouvé dans la région du Golfe du Mexique. Civilisation totonaque de l'époque pré-colombienne



« **LES YEUX QUI PLEURENT** ». Tête huastèque trouvée dans la région de Vera Cruz, près du Golfe du Mexique.



LA COATLICUE est l'œuvre monumentale de l'art aztèque. Déesse de la terre, elle représente les idées abstraites de la mort et de la vie. Sa tête est formée de deux têtes de serpents ; ses pieds, de griffes d'oiseaux ; et son torse, de crânes, de cœurs et de mains coupées. Cette œuvre est considérée comme l'une des manifestations les plus audacieuses d'un surréalisme magico-mythique.



L'ART TARASQUE. Tandis que l'orientation de l'art des Aztèques, des Mayas, des Zapotèques et des Toltèques est essentiellement religieuse, l'art pré-colombien des Tarasques du Mexique occidental (aujourd'hui l'Etat de Michoacan où l'Unesco a créé son premier centre d'éducation de base) est un art profane, quotidien. Les céramiques tarasques représentent des scènes de la vie quotidienne : paysans, danseurs, guerriers (à gauche) ; mères nourrissant leur enfant ou femmes à genoux (à droite) ; scènes d'amour, fruits, animaux ou plantes. C'est un art gai, plein d'exubérance et de joie de vivre. (Photos Gisèle Freund, Magnum).



LE STYLE BAROQUE ET L'ART POPULAIRE

Le style baroque, qui atteint son plein épanouissement dans le courant du XVIII^e siècle, fut importé d'Espagne dans le Nouveau Monde. Caractérisé par la somptuosité des détails et des ornements, ce style, que l'on nomme également « churriguéresque » — d'après un architecte de l'époque, José de Churriguera — devint très populaire au Mexique et dans toute l'Amérique espagnole. Au Mexique, le baroque fut enrichi par des motifs et une décoration dans lesquels abondent les symboles et les figures indiennes, ainsi que par une flore et une faune typiquement américaines, si bien qu'on l'appelle parfois l'« ultra-baroque ». Les Mayas et les Aztèques avaient tendance, en effet, dans leur statuaire et leur ornementation, à l'exubérance et à la surcharge des détails. Aujourd'hui, on trouve des exemples du baroque colonial dans presque toutes les régions du Mexique. L'un des chefs-d'œuvre de ce style est le sanctuaire d'Ocotlan dans l'Etat de Tlaxcala (photo du haut). La magnifique église de Sainte-Marie-Tonantzintla en est un autre (détail, photo ci-dessous). Aujourd'hui encore, de nombreuses œuvres de l'art populaire mexicain, portent l'empreinte du style baroque. Dans cette terre cuite contemporaine, représentant Adam et Eve (photo du bas), l'influence du baroque est clairement visible.



"BONAMPAK" LE MUR PEINT

Depuis l'époque pré-colombienne, la peinture murale a joué un rôle important dans l'art mexicain. Il y a quatre ans seulement, de nouvelles ruines mayas furent découvertes dans la jungle de l'Etat de Chiapas. Les Indiens les appelaient « Bonampak » (le mur peint) parce que les murs des temples étaient couverts de fresques. La photo ci-dessous représente un fragment de l'une de ces fresques. Ci-dessus, une partie d'une immense fresque contemporaine de Diego Rivera, illustrant l'histoire du Mexique, qui orne les murs du Palacio Nacional à Mexico.



LE XX^e SIÈCLE



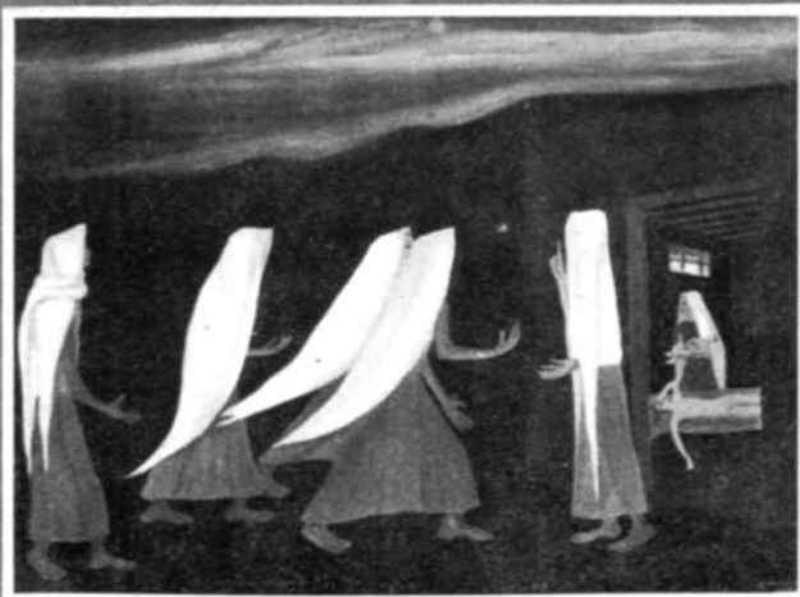
" Animaux " par Rufino Tamayo. " Une farouche poésie, une totale étrangeté marquent son œuvre ".



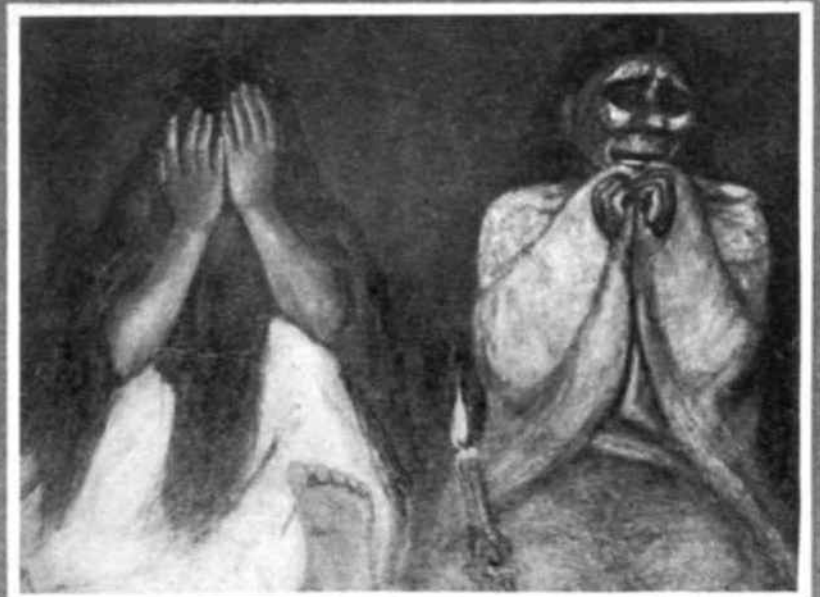
" La Toilette " par Jesus Guerrero Galvan.



" Les Vierges folles " par José Chavez Morado.



" La Naissance " par Manuel Rodriguez Lozano.

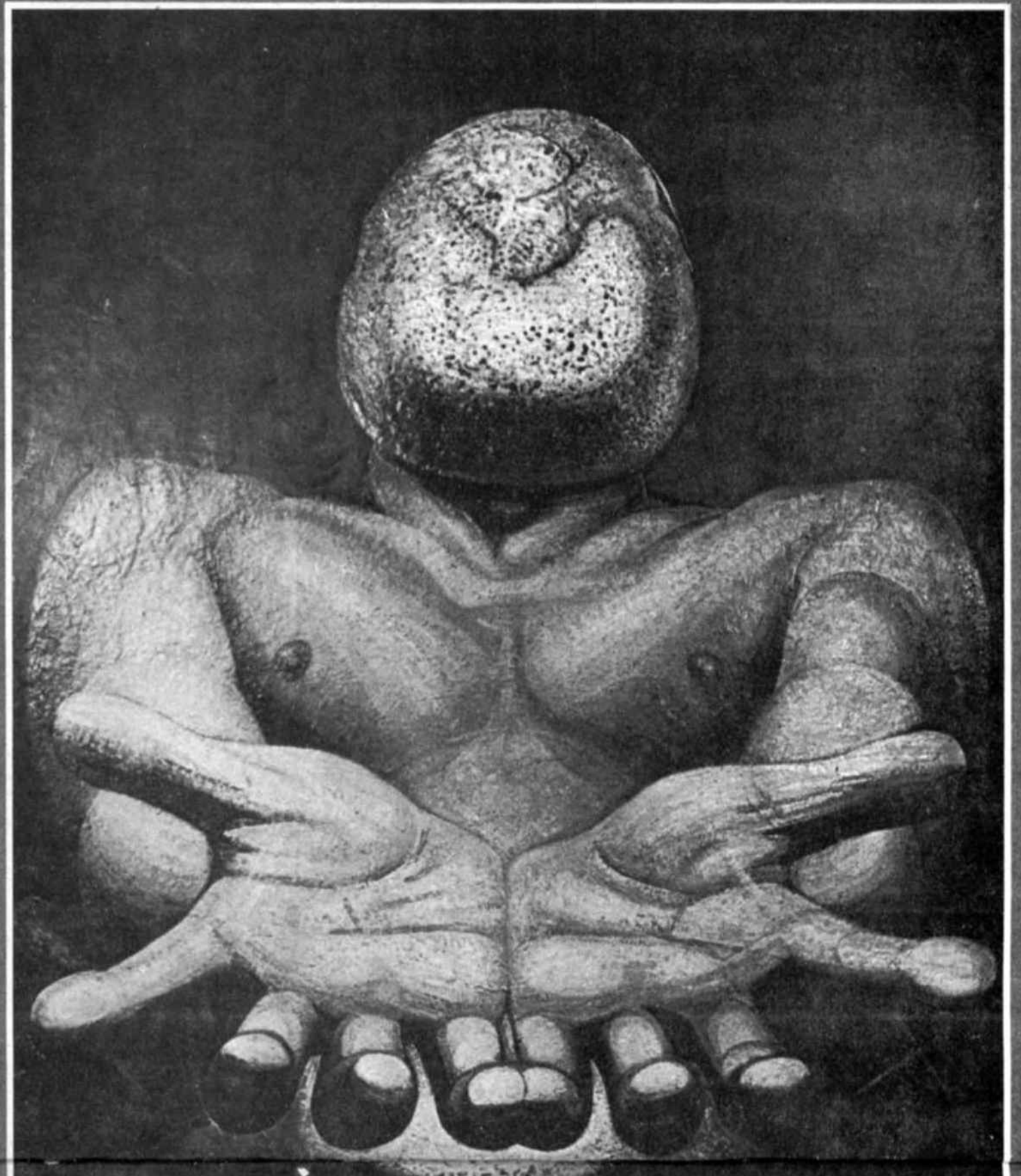


" Tata Jesucristo " par Francisco Goitia.

L'ART MEXICAIN MODERNE: "UNE EXPLOSION DE L'ÉLÉMENT POPULAIRE"



« Les Maîtres Chanteurs » par Rufino Tamayo.





« L'Apocalypse ». Fresque de José Clemente Orozco.



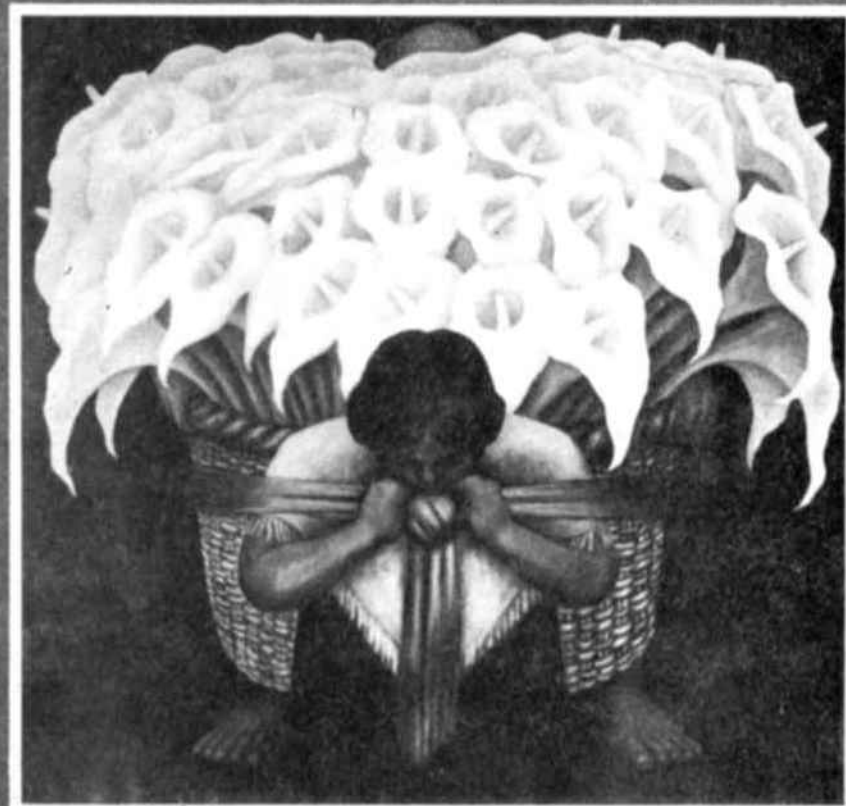
« Notre Image » par Alfaro Siqueiros. « Une puissance que l'on dirait ensemble minérale et fauve. »



« Les femmes soldats » par J. C. Orozco. « L'art du Mexique narre son passé, ses luttes, ses travaux, ses colères et ses espoirs. »



« Portrait de l'artiste par lui-même ». Alfaro Siqueiros.



« La marchande de fleurs. » Peinture à l'huile de Diego Rivera.

L'ASIE POSSÈDE SUR L'EUROPE UNE CRÉANCE MATÉRIELLE ET MORALE

par Claude Lévi-Strauss

Professeur à l'École des Hautes Études de Paris

Qu'on se promène parmi les austères vestiges que les siècles, les sables, les inondations, le salpêtre et les invasions aryennes ont laissé subsister de la plus ancienne culture de l'Orient, les sites de la vallée de l'Indus : Mohenjodaro, Harappa, qui remontent au III^e millénaire. Quel déconcertant spectacle ! Des rues tracées au cordeau et se recoupant à angle droit ; des quartiers ouvriers aux logements tristement identiques ; des ateliers industriels pour la mouture des farines, la fonte et le ciselage des métaux, ou encore pour la production — en grande série — de ces gobelets à bon marché dont les débris jonchent toujours le sol ; des greniers municipaux occupant (dirait-on volontiers en transposant dans le temps et l'espace) plusieurs « blocs » ; des bains publics, des canalisations et des égouts ; des quartiers résidentiels d'un confort solide et sans grâce, conçus plutôt pour une collectivité aisée que pour une minorité de puissants : comment cet ensemble n'annoncerait-il pas au visiteur les prestiges et les tares d'une grande cité moderne, et jusqu'à ces formes plus poussées de la civilisation occidentale dont, à l'Europe même, les États-Unis d'Amérique offrent aujourd'hui le modèle ?

A travers quatre ou cinq mille ans d'histoire, on se plaît à imaginer qu'un cycle s'est bouclé ; que la civilisation urbaine, industrielle, petite-bourgeoise, préfigurée par les villes de l'Indus n'était pas si différente dans son inspiration profonde (si non, bien entendu, dans l'ordre des grandeurs) de celle qui était destinée, après sa longue involution dans la chrysalide européenne, à atteindre la plénitude de ses formes de l'autre côté de l'Atlantique seulement.

Quand il était encore jeune, le plus Ancien Monde esquissait déjà le visage du Nouveau. Sans doute, ce crépuscule d'une protohistoire solidaire marque-t-il aussi l'aurore d'histoires divergentes. Mais ces divergences ne furent jamais qu'intermittentes. Depuis la préhistoire jusqu'à l'époque moderne, l'Orient et l'Occident ont constamment tenté de rétablir une unité compromise par des évolutions hétéroclites. Mais, même quand ils ont paru s'écarter l'un de l'autre, le caractère systématique des oppositions qu'ils ont développées, plaçant aux deux extrêmes — géographiquement et, pourrait-on dire aussi, moralement — la scène la plus archaïque et la plus récente — Inde d'un côté, Amérique de l'autre, — fournirait, s'il en était besoin, une preuve supplémentaire de la solidarité de l'ensemble.

Entre ces deux pôles, l'Europe occupe une position intermédiaire : c'est cette place modeste qu'elle essaye d'ennoblir en critiquant, sur ses deux ailes, ce qu'elle considère comme des excès : intérêt prédominant pour les biens matériels en Amérique, préoccupation trop exclusive des valeurs spirituelles en Orient ; abondance d'un côté, misère de l'autre, que l'on s'efforce de contrôler par l'adhésion à des dogmes économiques opposés, en érigeant en article de foi la pratique d'une économie de dépense ou d'une économie de parcimonie.

Quand, après de longues années passées dans les deux Amériques, le signataire de ces lignes recevait l'an dernier, d'un conservateur de manuscrits bengali, sa première leçon de philosophie asiatique, il pouvait se laisser séduire par des schématisations trop rapides. A l'Amérique amazonienne, région de tropiques pauvre, mais sans hommes (ceci compensant partiellement cela), s'opposait l'Asie du Sud, également région tropicale pauvre, mais surpeuplée (ceci aggravant cela), comme, dans la catégorie des pays tempérés, l'Amérique du Nord aux vastes ressources et à la population relativement restreinte faisait pendant à une Europe aux ressources relativement restreintes, mais au chiffre de population élevé. Pourtant, quand on passait du plan économique au plan psychologique et

moral, ces contrastes devenaient plus complexes. Car rien n'apparaissait plus éloigné aussi du genre américain que le style de vie de ce sage, tirant sa fierté de marcher pieds nus, de posséder pour seuls biens terrestres trois tuniques de coton qu'il lavait et reprisait lui-même, et qui croyait avoir résolu le problème social parce qu'il avait imaginé de cuire sa nourriture sur un feu de boulettes de feuilles mortes ramassées et pétries de ses propres mains.

Cette doctrine de réduction systématique des besoins, cet effort pour minimiser les contacts et les échanges entre les êtres et les choses, ce repliement sur soi pour cesser d'empiéter sur autrui et pour assurer, en même temps, une meilleure communication avec l'Être ne sont pas le fait d'une pensée irréductible à celle de l'Occident. En vérité, certains savants occidentaux qui se sont penchés sur les problèmes de l'Asie des moussons adoptent, comme conclusion dernière, une forme à peine rationalisée de ces solutions traditionnelles. C'est que celles-ci résultent assez logiquement d'une différence de situation de l'Europe et de l'Asie devant une série de bouleversements historiques qui sont fondamentalement les mêmes pour l'une et pour l'autre, mais dont elles ont subi l'impact de façon opposée.

L'Europe est l'Amérique de l'Asie

Quand on survole, de Karachi à Saïgon, les immenses territoires sud-asiatiques, et une fois franchi le désert de Thar, le spectacle de cette terre, divisée en infimes parcelles et cultivée jusqu'au dernier arpent, inspire d'abord à l'Européen un sentiment de familiarité. Mais un regard plus attentif change le tableau : ces tons roses et verts, fanés et délavés, ces contours irréguliers des champs et des rizières, sans cesse repris en tracés différents, ces limites indistinctes et comme rapetassées, c'est bien de la même tapisserie qu'il s'agit, mais d'une tapisserie que — comparée aux formes et aux couleurs plus franches, mieux affirmées des campagnes européennes — on a l'impression de regarder à l'envers. Sans doute n'y a-t-il là qu'une image. Mais elle traduit assez bien la position respective de l'Europe et de l'Asie par rapport à leur civilisation commune : du point de vue des aspects matériels au moins, l'une paraît être à l'envers de l'autre, l'une a toujours été gagnante, l'autre perdante, comme si, au cours de la même entreprise (inaugurée, nous l'avons rappelé plus haut, de concert), l'une avait drainé tous les avantages, l'autre récolté toutes les misères. Dans un cas (mais pour combien de temps encore ?), l'expansion démographique a permis le progrès agricole et industriel, si bien que les ressources ont augmenté plus vite que les consommateurs ; dans l'autre, le même phénomène s'est traduit, depuis le début du XVIII^e siècle, par un abaissement constant des prélèvements individuels sur une masse restée relativement stationnaire. C'est à la naissance et au développement de la vie urbaine que l'Europe s'est habituée à associer ses valeurs les plus raffinées, sur le plan matériel et spirituel. Mais le rythme incroyablement rapide de l'évolution urbaine en Orient (que l'on pense à la population de Calcutta, passée de 2 à 5 millions et demi d'habitants dans l'intervalle de quelques années) a seulement concentré, dans les zones déshéritées, des misères et des tragédies qui ne sont jamais apparues à l'Europe que comme la contrepartie d'un processus heureux. Car la vie urbaine de l'Orient ne signifie pas autre chose que la promiscuité, le manque de la plus sordide d'hygiène et de confort, les épidémies, la sous-alimentation, l'insécurité, la corruption physique et mentale résultant d'une vie collective trop dense... Tout ce qui, en Occident, semble n'être

qu'accident pathologique accompagnant provisoirement une croissance normale constituée, dirait-on, la situation normale pour un Orient engagé dans la même partie, mais où il serait condamné à tirer toutes les mauvaises cartes.

On ne soulignera jamais assez que c'est l'Europe qui, en introduisant de force une Asie encore primitive dans une économie mondiale exclusivement soucieuse d'exploiter les matières premières, la main-d'œuvre et les possibilités d'absorption des nouveaux marchés, a involontairement sans doute (et non moins par ses bienfaits indirects que par ses abus), déclenché une crise à laquelle il lui incombe aujourd'hui de remédier.

Se comparant à l'Amérique, l'Europe reconnaît volontiers sa position défavorisée en ce qui concerne les richesses naturelles, la densité relative de population, la productivité individuelle, le niveau moyen de consommation ; par contre, elle s'enorgueillit — à tort ou à raison — de son plus haut souci des valeurs spirituelles. Comment ne pas reconnaître que, *mutatis mutandis*, l'Asie peut reprendre à son compte le même raisonnement et l'appliquer à une Europe dont la modeste aisance est pour elle le moins justifié des luxes ? En un sens, l'Europe est l'Amérique de l'Asie. Et cette Asie, plus pauvre, plus peuplée, manquant des capitaux et des techniciens nécessaires à son industrialisation et voyant en même temps sa terre, son cheptel, se détériorer chaque jour davantage, tandis que sa population s'accroît à un rythme jusqu'alors insoupçonné, a constamment tendance à rappeler à l'Europe la solidarité de leur origine et l'inégalité de leurs sorts respectifs dans l'exploitation d'un patrimoine commun.

Il faut bien que l'Europe se convainque que l'Asie possède sur elle la même créance, matérielle et morale, qu'elle prétend elle-même parfois faire valoir vis-à-vis des États-Unis. Si l'Europe s' imagine qu'elle a des droits sur le Nouveau Monde, dont la civilisation émane d'elle, elle ne saurait oublier que ces droits ne peuvent être fondés que sur des bases historiques et morales qui lui créent, en retour, les plus lourds devoirs vis-à-vis d'un monde dont elle est née.

Mais que l'Occident se rassure : dans cet ajustement de comptes entre l'Orient et lui, il n'aura pas seulement à restituer. Trop longtemps préoccupé par l'aspect économique des relations entre les deux mondes, il a peut-être négligé un ensemble de leçons qu'il eût pu recevoir de l'Asie, et qu'il n'est pas trop tard pour solliciter.

L'Occident a oublié les techniques du corps

Malgré l'intérêt manifesté par les savants et l'œuvre prestigieuse des orientalistes des XIX^e et XX^e siècles, l'opinion occidentale est restée, dans son ensemble, difficilement perméable aux messages de la pensée asiatique. Mais n'est-ce pas que celle-ci paraissait peu intelligible quand on essayait de la transporter dans une société à laquelle manquaient les expériences fondamentales sur laquelle elle s'appuie ? Toute la civilisation occidentale a tendu à dissocier, de façon aussi complète que possible, les activités corporelles et les activités spirituelles, ou, plus exactement, à les traiter comme deux mondes clos. Cette attitude se retrouve dans ses conceptions philosophiques, morales, religieuses, et aussi dans la forme de ses techniques et de sa vie pratique. C'est seulement à une époque récente — avec le développement de la psychiatrie, puis de la psychanalyse et de la médecine psychosomatique — que l'Occident a commencé à prendre réellement conscience de la continuité entre les deux ordres. Or cette clef, qui lui paraît neuve et dont il use si

maladroitement, l'Asie en possède le maniement traditionnel — à des fins, il est vrai, qui ne sont pas exactement les mêmes. Car, principalement orienté depuis trois siècles vers le développement des moyens mécaniques, l'Occident a oublié (ou plutôt ne s'est jamais soucié d'élaborer) ces techniques du corps qui permettent de tirer de cet instrument — le seul naturel et le plus universel aussi qui soit à la disposition de l'homme — des effets d'une diversité et d'une précision généralement inconnues.

Cette redécouverte du corps de l'homme, pour laquelle l'Asie pourrait servir de guide à l'humanité, serait aussi une redécouverte de son esprit puisqu'elle mettrait en évidence (comme dans le yoga et les autres systèmes du même type) un réseau d'actions et de représentations, d'expériences mentales et de mécanismes physiques sans la connaissance desquels la pensée psychologique et philosophique de l'Orient a toute chance de rester pour l'Occident un ensemble de formules vides de contenu.

Ce sentiment si aigu qu'a l'Asie de l'interdépendance d'ordres de réalités que l'on a cherché ailleurs à cloisonner et à isoler, de la compatibilité de valeurs parfois considérées comme incompatibles, se retrouve aussi sur le plan de sa pensée politique et sociale. C'est dans le domaine religieux qu'on en choisira la première illustration. Depuis le bouddhisme jusqu'à l'Islam, en passant par les différentes formes de l'hindouisme, les religions de l'Asie du Sud ont prouvé qu'elles étaient les mieux capables de vivre en bonne intelligence avec des formes de croyance très différentes. Au Bengale-Oriental, non loin de la frontière birmane, où nous avons eu l'occasion de les observer côte à côte — mosquées vides de simulacres, temples hindous groupant en familles les idoles dont chacune est le réceptacle d'un dieu, pagodes bouddhistes où s'accumulent les images (simples objets pour la contemplation) d'un Sage unique, supérieur à la fois aux dieux et aux hommes, — ces formes irréductibles, mais en même temps si précisément complémentaires de la foi humaine, pouvaient coexister sans heurt, à tel point qu'une administration musulmane contrôlait le fonctionnement de marchés, où la seule viande présente aux étals était le porc — nourriture habituelle des paysans mongoliens de l'arrière-pays de Chittagong — et que, sous l'œil amusé de leurs bonzes, des adolescents bouddhistes aidaient avec enthousiasme, lors de la procession hindoue annuelle, à traîner jusqu'à la rivière le char de la déesse Kali.

Il serait facile d'opposer à ces idylles les incendies et les massacres qui ont marqué la séparation de l'Inde et du Pakistan. Mais, de ces séquelles universelles du venin nationaliste, n'est-ce pas l'Occident qui porte d'abord la responsabilité ? Les seules tentatives d'unification politique qu'ait connues l'Asie du Sud, avant que l'Europe l'eût contrainte à penser dans le cadre de ses formules, se déroulèrent dans un climat très différent. Depuis Asoka, dont le Directeur général de l'Unesco (dans son discours à la Commission nationale indienne) soulignait qu'il avait « atteint la notion d'un concours universel en vue du bien de toutes les créatures », jusqu'à Gandhi, c'est toujours la poursuite du même idéal de fraternisation pacifique ; celui-ci s'exprime éloquentement dans l'œuvre politique et esthétique de l'empereur Akbar, dont les palais en ruine — où sont juxtaposés les styles persan, hindou, parfois même européen — proclament la volonté et la possibilité de faire vivre harmonieusement (et jusqu'au sein de la famille impériale) les races, les croyances et les civilisations.

Cet article est un condensé de celui qui a paru dans le Bulletin International des Sciences Sociales, vol. III, n° 4, revue trimestrielle publiée par l'Unesco (prix : 120 fr. ; \$ 0,45 2/5).

40.000 KILOMÈTRES A TRAVERS LE SUD-EST ASIATIQUE (2)

*Un grand reportage
de Ritchie Calder*

(Photos U. N. par Eric Schwab)



A l'appel de la cloche du temple, les enfants du village viennent sagement se ranger pour la visite médicale.

DANS LE TEMPLE DU BOUDDHA DORÉ, PRÊTRES ET MÉDECINS TRIOMPHENT DE LA MALARIA

UNE fois par an seulement, le dernier jour de la fête du Kathin, le grand Bouddha doré, que toute la Thaïlande du Nord révère, sort de la pénombre mystérieuse du grand Temple de Wat Suan Dawk, à Chiangmai, pour être offert à l'adoration des fidèles.

Cette année, sur les marches du Temple, la tradition et la science joignaient leurs voix en une action de grâce commune, car l'union de leurs forces avait permis un miracle : celui de la victoire sur la malaria. Et c'est à juste titre que les artisans de ce miracle, les prêtres bouddhistes et les membres de l'Organisation mondiale de la Santé, se trouvaient réunis en ce jour de fête.

D'autres pays, certes, ont remporté d'éclatantes victoires sur le terrible fléau : la Grèce, Chypre, la Sardaigne sont presque entièrement libérées, aujourd'hui, du moustique porteur de germes grâce à des aspersions de DDT sur les endroits mêmes où les insectes se reproduisent. Cette méthode se pratiquait d'ailleurs avant l'invention du DDT, puisque dans certains pays, on avait obtenu des résultats appréciables en asséchant les marais ou en les aspergeant de pétrole.

Mais, dans le domaine de la lutte contre la malaria, les terres de l'intérieur offrent moins d'avantages stratégiques que les îles où l'on peut mener des offensives totales. En Thaïlande, c'est à une attaque-surprise que succombèrent les moustiques.

La mission de l'O.M.S. arriva en Thaïlande du Nord au printemps de 1949. Dirigée par le Dr. G. Sambasivan, spécialiste indien de la malaria, elle avait pour tâche de démontrer que l'on peut maîtriser le fléau, ou tout au moins en réduire les ravages, et veiller à ce qu'il ne soit plus un danger permanent pour l'ensemble de la population.

Il s'agissait donc de tenter une expérience limitée, aux débuts modestes, dont les enseignements pourraient être

étendus au pays tout entier. Elle ne devait d'ailleurs pas dépasser le cadre des moyens économiques et surtout médicaux que la Thaïlande pouvait offrir à l'O.M.S. Et l'on sait que les médecins manquent dans ce pays.

Le Dr. Sambasivan choisit la province de Chiangmai comme champ d'expérience. La malaria règne à l'état

40.000 kilomètres à travers le Sud-Est asiatique, tel est le périple que vient d'accomplir en trois mois et demi Ritchie Calder, remplissant ainsi une mission d'information que lui avaient confiée l'ONU et ses Institutions spécialisées. Dans notre dernier numéro nous avons suivi Ritchie Calder à Bornéo, où l'homme mène une lutte acharnée contre l'ignorance, la maladie, la misère et la faim. Cette fois nous pénétrons avec lui en Thaïlande où la collaboration internationale épaula d'une manière efficace les efforts déployés par les populations pour améliorer leur niveau de vie.

endémique dans cette région montagneuse qui domine la Birmanie. Pour les deux tiers de la population, la maladie existe de façon latente, un peu comme un volcan endormi qui serait à tout moment prêt à entrer en éruption.

La mission se mit immédiatement à l'œuvre. Comme les moustiques de la malaria varient selon les pays, il fallait donc isoler d'abord le coupable. Or, il n'existe pas moins de trente variétés de moustiques dans cette région. La chance sourit aux savants dès le premier jour, et le Dr. M. L. Bathia, de l'Institut paludéen de l'Inde, trouva dans les glandes salivaires du treizième moustique qu'il examina — « l'anophèles minimus » — les spores de la malaria.

Cette première découverte permit aux savants de passer rapidement au second stade de leur entreprise : l'étude des conditions de vie de l'insecte. Ils découvrirent que, contrairement aux autres moustiques, « l'anophèles minimus » se reproduit seulement dans l'eau fraîche et cou-

rante et non dans les marais. On put ainsi localiser les opérations autour des canaux d'irrigation alimentés par les torrents de la montagne.

La mission passa ensuite à l'étude de la propagation même de la maladie. Il fallut pour cela examiner les « habitudes » de quelque 15.000 moustiques et visiter les moindres recoins des huttes des paysans. Ces huttes sont montées sur pilotis et se composent de nattes surmontées d'un toit de chaume que couronnent de larges feuilles brunes comme des feuilles de tabac. Après une minutieuse enquête on put établir que les moustiques se logent de préférence dans les murs et dans les vêtements suspendus, mais qu'ils ne montent pas plus haut que trois mètres au-dessus du plancher — ce qui permit de faire des économies de DDT. Il s'avéra également que l'activité des moustiques se manifeste entre 9 heures du soir et 4 heures

du matin.

Armés du matériel offert par l'Unicef — qui participait également à l'expérience — les membres de la mission se mirent à arroser systématiquement chaque hutte de DDT. 40.000 paysans virent les équipes de l'O.M.S. envahir leurs maisons. Grâce à l'aide apportée par les prêtres et les chefs des villages, l'entreprise réussit parfaitement et aujourd'hui encore les grosses lettres blanches inscrites sur chaque maison pour désigner la date des premières aspersions servent d'adresse postale aux habitants.

Un travail d'une autre espèce s'effectuait en même temps à l'intérieur même des équipes : celui de la formation d'équipes autochtones. Au bout d'un an, les deux médecins thaïlandais membres de la mission, le Dr. Vimol et le Dr. Udom, avaient formé une équipe entièrement locale, ce qui permit aux membres internationaux de la mission de se limiter au rôle de conseillers. (Voir page suivante.)



Sous le regard approbateur d'un prêtre, on asperge de D D T les mosaïques de Phra Norn Nong Pung.

EN TROIS ANS, LE CERCLE INFERNAL DE LA MALADIE A ÉTÉ BRISÉ

(Suite de la page 11) La première expérience ayant réussi au-delà de toute prévision, on en quintupla l'envergure, permettant à 200.000 personnes d'en bénéficier, cependant qu'encouragé par ces résultats, le Gouvernement thaïlandais finançait un nouveau programme de lutte contre la malaria dans la province voisine de Hangdong. Là aussi, devant les résultats obtenus, l'expérience fut répétée cinq fois. Une troisième campagne, lancée en Thaïlande centrale, affecta une population de 50.000 âmes. L'O.M.S. assumait la moitié des frais.

On espère aujourd'hui pouvoir, en trois ans, débarrasser complètement la Thaïlande des dangers de la malaria. L'aide apportée par l'O.M.S. et l'Unicef a été remplacée par celle de l'E.C.A. Les équipes américaines et thaïlandaises bénéficient de l'expérience acquise par les experts de la petite mission de l'O.M.S. dans la province de Chiangmai. Déjà, 600.000 personnes ont été préservées de la redoutable maladie. Dans trois ans, quatre millions d'autres seront sauvées. Il en a coûté six dollars par habitant pour débarrasser la Sardaigne de la fièvre paludéenne. En Thaïlande cette dépense a été réduite à 14 cents par habitant, ce qui permet d'envisager pour d'autres pays des campagnes d'une ampleur considérable.

Le mot de miracle n'est pas trop fort. En cinq mille heures de recherches il a été impossible de trouver un seul « anophèles minimus » dans les eaux de Chiangmai. Ce miracle n'aurait pas été réalisé sans la collaboration des prêtres bouddhistes et des chefs de villages. Je revois encore les prêtres dans leur ample robe jaune, la tête et les sourcils rasés, nous regardant d'un air approbateur pendant que nous arrosions de DDT les inestimables mosaïques qui couvrent les murs du temple de Phra Norn Nong Pung (« Le Bouddha étendu du marais murmurant »). Le gigantesque Bouddha recouvert de feuilles d'or — si grand que l'on commença par l'installer avant de construire son temple autour de lui — souriait dans la pénombre devant cette étrange rencontre de ses prêtres avec l'équipe armée d'appareils modernes. Et, depuis que la lutte contre les moustiques a été entreprise, le « marais murmurant » murmure beaucoup moins...

Après avoir aspergé les murs, l'équipe sortit du temple et installa rapidement, sur les marches mêmes de la pagode, une petite clinique de campagne. Le Dr. Udom emprunta un autel pour en faire un lit de consultation et un prêtre agita sa cloche. De toutes parts des enfants accoururent. Car les prêtres bouddhistes de Thaïlande prêtent les cloîtres et les vérandas de leurs temples aux instituteurs et aux élèves de l'école laïque obligatoire du pays, manifestant ainsi, une fois encore, leur esprit de progrès.

La troupe riieuse se mit sagement sur un rang et la visite commença. Tour à tour, les enfants vinrent s'étendre sur la couche et le Dr. Udom palpa soigneusement les petits ventres nus. Trois ans auparavant, il aurait, hélas,

constaté dans la plupart des cas le gonflement caractéristique de la malaria. Mais, aujourd'hui, tout avait changé et pas un seul enfant n'offrait le moindre symptôme de la maladie. Interrogés, ils dirent tous de leur petite voix chantante qu'ils n'avaient pas de fièvre, ni leurs parents, ni leurs frères et sœurs. Le cercle infernal, qui avait si longtemps enserré la région de son étaiu mortel, était brisé. La malaria était vaincue.

Dans d'autres pays, dans les jungles de Bornéo, par exemple, la lutte de l'homme contre la maladie commence par un combat contre les superstitions locales, les peurs primitives qui subsistent encore de nos jours. Mais en Thaïlande du Nord, les traditions ancestrales se sont faites les alliées de la médecine moderne et partout les prêtres bouddhistes ont demandé à leurs fidèles de se soumettre aux instructions des spécialistes et de les aider.

Je suis heureux de pouvoir rendre hommage au Dr. Sambasivan qui accomplit sa mission non seulement en grand médecin, mais aussi en fin diplomate soucieux de ménager les susceptibilités locales. Je suis également heureux de pouvoir témoigner mon respect au Supérieur des prêtres Bouddhistes du Nord, Chawkun Tepmuni.

Lorsqu'il me reçut, dans le grand temple du Bouddha Doré, je le remerciai de l'exemple qu'il avait donné par son attitude. Il me répondit : « Pourquoi remerciez-vous un prêtre qui n'a fait qu'obéir à la loi de Bouddha qui est de faire du bien aux hommes ? La religion et la science ne font qu'un quand elles tendent à l'amélioration de la vie des humains. »

Je devais revoir le Grand Prêtre, ceint de ses robes de cérémonie, à la fête du Kathin. J'avais été rendre visite au gouverneur de Chiangmai, Udom Bunyaprasop, qui, comme son prédécesseur, avait apporté toute son aide à la lutte contre la malaria. Quand je le remerciai, il m'assura, lui aussi, qu'il n'avait rien fait que de très naturel et il me proposa de terminer ma visite dans sa province en assistant à la fête religieuse. J'assistai donc à la magnifique procession qui accompagne le Busabok, le char triomphal tiré à travers les rues par des hommes. La troupe des danseurs royaux vêtus de leurs robes éclatantes, la tête couronnée de fleurs, les ongles longs de plusieurs centimètres, peints d'une laque d'or, exécute autour du char des pas nobles et lents. Chaque geste précieux de la tête ou des mains esquisse dans la lumière l'alphabet silencieux d'une tradition millénaire. La fête du Kathin, qui dure plusieurs semaines, marque la fin du carême bouddhiste et le début du printemps. La mousson est passée. Des milliers de jeunes gens qui, pendant des mois, ont fait une retraite spirituelle, sortent des monastères et changent leur humble robe jaune contre des vêtements civils. Et les prêtres confirmés reçoivent des robes nouvelles offertes par les fidèles. La joie est générale. Cette année, pour la première fois, la fête du Kathin fut aussi celle de la victoire sur le minuscule et mortel ennemi qui régnait depuis des siècles en Thaïlande du Nord.

GRACE A LA LES FORÊTS DE

La dignité céda le pas à l'impudence. Boun Tam, l'éléphant géant, s'effaça pour laisser Toutou, le terrier fauve, prendre la direction des opérations.

Il y avait à cela une excellente raison : l'éléphant craignait le tout-puissant-cobra ; Toutou, notre chien-à-serpents n'en avait cure. Il se lança gaillardement au plus épais du lacs de bambous. Notre garde-forestier Chan fit jouer le cran de sûreté de son colt. Et Boun Tam, éperonné par son conducteur, avança prudemment, nous frayant un passage dans la jungle.

On eût dit que Toutou prenait un malin plaisir à taquiner son gigantesque ami. Il s'élançait tout à coup, puis s'arrêtait net. Boun Tam en faisait autant. Le chien s'immobilisait un instant pour renifler une liane qui se balançait au vent. Boun Tam, prudemment, s'écartait. Les traces d'un sanglier figeaient Toutou sur place puis l'envoyaient à fond de train dans les broussailles, laissant le pauvre éléphant sans protection.

Une fois, cependant, Toutou perdit son assurance : une forme noire qui semblait couverte de poils rampait devant lui en travers du chemin. Toutou la flaira et fit un saut en arrière. Le « reptile » n'était qu'un ver de terre géant, long d'environ vingt centimètres. Il était bien vivant, mais prisonnier d'une nuée de fourmis qui le tenaient captif, tels les Lilliputiens maîtres de Gulliver, et le transportaient vers leur fourmière. Le captif multipliait les reptations pour échapper à ses vainqueurs, mais ceux-ci tenaient bon, ondulaient avec lui et ne le lâchaient pas.

J'avais, moi aussi, mes ennuis. Si j'avouais que j'avais oublié de mettre des chaussures et que je pataugeais en pantoufles dans la boue de la jungle, on me croirait sans doute difficilement. Des monstres visqueux, vrais ou imaginaires, s'accrochaient à mes pieds et je pensais, ma foi, beaucoup plus aux sangsues et aux chenilles qu'au tout-puissant Cobra.

Notre colonne s'enfonçait dans la jungle inextricable de la forêt de teck. Nous formions une étrange équipe, Toutou, Boun Tam, Chan, l'officier des forêts royales du pays Thai, les bûcherons avec leurs scies et leurs haches, les paysans de la jungle et leurs femmes portant leurs kriss recourbés et aiguisés, sans oublier Nai Khan Chaiyen, « le-petit-monsieur-à-la-cruche-qui-ne-s'énerve-jamais ». On n'aurait pu choisir un nom mieux approprié à ce gamin de douze ans qui avait pour mission d'apporter de l'eau à l'expédition. Frayer une route dans la jungle est un travail qui donne soif. Et il faut des nerfs solides pour courir chercher de l'eau dans ces forêts inquiétantes.

Toute cette histoire semble bien éloignée de la mission qui nous était assignée. Cependant, croyez bien que Chan Watanasuvakul, licencié ès-sciences (Forestage), et ses gardes, constituent l'armée de « l'Homme contre l'Ignorance » au même titre que le docteur X... ou le professeur Z...

Les forêts et le forestage du Sud-Est asiatique occupent une place de premier plan dans le programme d'assistance technique de l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture. Il ne s'agit pas seulement de la valeur commerciale du bois, il ne s'agit même pas non plus de l'utilisation de ce bois pour aider à résoudre la crise universelle du logement. Les forêts de Thaïlande sont importantes aux yeux des experts parce que, de leur sort, dépend dans une large mesure celui du potentiel alimentaire de tout le pays.

« Certains des pays insuffisamment développés sont virtuellement riches et pratiquement pauvres », dit-on. La Thaïlande, elle, est pratiquement riche et virtuellement pauvre. Son sol est gras et fertile. Elle exporte avec profit le riz et le bois de teck, mais sa population s'accroît rapidement et il se peut que la prochaine génération soit à court de produits alimentaires.

La Thaïlande doit gagner des terres cultivables. Or les moissons dépendent de l'utilisation rationnelle des crues. Comme partout ailleurs dans le Sud-Est asiatique, la population se concentre aux bords des fleuves et dans les plaines d'alluvions ; et s'il est vrai que les fleuves irriguent les rizières, il arrive également qu'ils emportent dans leurs flots les hommes, le bétail et la moisson, ne laissant derrière eux que famine et maladie.

Quand les grandes averses tropicales se déchainent, les experts de la conservation du sol, surveillent les fleuves avec l'anxiété d'un médecin en présence d'une hémorragie. Les eaux tourbillonnantes, couleur de teck liquide, montent de plusieurs mètres en quelques heures, sales de la terre arrachée aux montagnes dont jadis les forêts empêchaient l'érosion.

Les coupes intensives de bois de teck, qui permettraient autrefois aux exploitants de s'enrichir rapidement, ont eu pour conséquence de réduire de moitié le nombre des arbres. Les méthodes locales de culture de la jungle, qui consistent à abattre les arbres et à en brûler les restes pour obtenir des cendres d'engrais, ont laissé le sol dénudé, exposé au dur soleil et aux pluies diluviennes, les paysans abandonnant successivement les terres devenues incultes.

La plupart des forêts sont aujourd'hui domaines royaux. Les concessions sont plus rarement accordées et les baux reviennent à la Couronne. Le déboisement est contrôlé. C'est là un avantage, car seules les coupes rationnelles permettent l'amélioration des forêts. De même la culture de la jungle peut donner, en principe, d'excellents résultats à condition d'être menée avec intelligence !

C'est parce qu'elle est pleinement consciente de cette situation que la Thaïlande a fait appel — par le truchement de l'O.A.A. — aux experts forestiers du monde entier, leur demandant de venir enrichir de leur expérience le savoir des techniciens autochtones. Ceux-ci peuvent aujourd'hui, égale-

SCIENCE MODERNE ET AU "BULLDOZER VIVANT" THAÏLANDE SONT EXPLOITÉES RATIONNELLEMENT

ment, grâce aux bourses offertes par l'O.A.A., aller étudier les méthodes pratiquées à l'étranger.

L'O.A.A. a envoyé en Thaïlande quatre spécialistes des questions d'organisation forestière, de reboisement, de mécanisation des moyens de travail et de scierie. Et nous venons de voir, dans la jungle, ce que l'on entend par « Organisation forestière ».

Au plus profond de la forêt, sous un dôme de feuillage vert, Chan s'arrêta et choisit un arbre. A coups de hache les bûcherons firent une « ceinture » à l'arbre, entaille profonde encerclant le tronc à environ 70 cm du sol et pénétrant au cœur de l'aubier qui protège la moelle nutritive. On était, en fait, en train « d'assassiner » l'arbre de teck. Mais il lui faudrait encore deux ans avant de mourir et de se dessécher au point d'être assez léger pour être abattu et envoyé au fil de l'eau jusqu'à Bangkok : un petit voyage qui prend de deux à six ans.

Une fois l'arbre « exécuté », Chan alla plus loin choisir une clairière. Celle-ci ne contenait ni teck ni bois de valeur mais des arbres ordinaires que les paysans pouvaient abattre et qui allaient être vendus par le gouvernement thaïlandais. Des arbustes de bambou allaient fournir la précieuse cendre d'engrais.

Les hommes se mirent à l'ouvrage. En quelques instants la clairière s'emplit du bruit des arbres abattus. Armées de leurs kriss, les femmes taillaient les lianes et émondaient les branches.

Malgré toute leur énergie et leur rapidité, il faut à ces paysans plusieurs semaines pour déblayer les quelque deux hectares de la clairière. Une fois ce travail terminé, ils s'arment de longs pieux pointus et creusent des trous dans le sol pour y déposer les graines de riz, plantent leur coton, leurs pastèques, leurs poivriers, leurs légumes. Sur les indications des gardes forestiers, ils repiquent également des arbres de teck... et tout est à recommencer un an plus tard, puisqu'il faut

douze mois aux arbrisseaux de teck pour croître et former une véritable plantation, forçant du même coup les paysans à émigrer vers une autre clairière pour y faire leurs semailles.

On trouvera sans doute que ces méthodes agricoles ne sont pas faciles. Il ne faudrait cependant pas oublier que cette « culture migratrice » a toujours été en honneur en Thaïlande et que c'est depuis quelque temps seulement, qu'elle a cessé d'être aussi destructrice. Jadis, en effet, les paysans ayant tiré le maximum de leur « clairière cultivée » livraient le sol dénudé aux ardeurs du soleil et à la violence des pluies. Aujourd'hui, cette méthode de la « terre brûlée » a été abandonnée. Pendant un an les paysans tirent de leurs champs le riz qui leur est indispensable, des légumes divers et le coton dont ils font leurs vêtements. Mais, au lieu d'une étendue aride, ils laissent derrière eux une plantation de 800 arbrisseaux de teck par hectare.

Par élagations successives, les 800 arbrisseaux seront réduits à 80 arbres dont le bois, dans dix ans, sera utilisable commercialement. Il faudra encore 178 ans pour que chacun de ses arbres devienne précieux.

Vétéran de la forêt, le bel arbre de teck portait depuis deux ans la « ceinture » taillée à coups de hache qui le désignait à l'abattage auquel nous allions assister. Chan donna ses ordres et en une demi-heure le géant succombait aux haches et aux scies, sans oublier le « petit-monsieur-à-la-croche-qui-ne-s'énerve-jamais » qui tirait sur les cordes comme un adulte. L'arbre une fois abattu, on scia sa partie supérieure, laissant un énorme tronc dénudé d'une grosseur de trois mètres cubes. En quelques habiles coups de hache, les bûcherons taillèrent en pointe une des extrémités du tronc, lui donnant un peu l'aspect d'une proue de navire. On fit des encoches pour pouvoir placer les chaînes. Et Boun Tam s'avança pour commencer son travail.

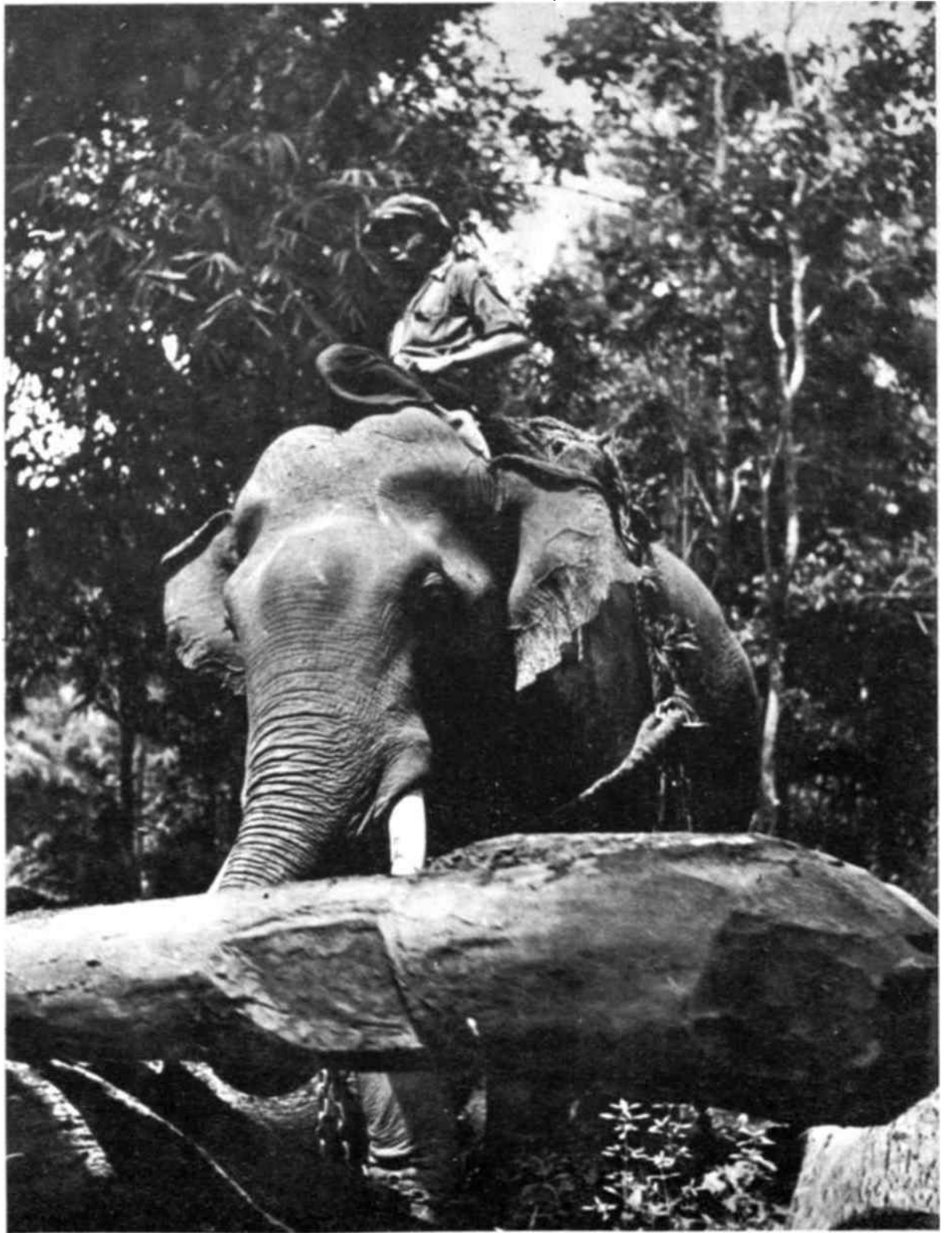
S'aidant de ses puissantes défenses, il roula le tronc jusqu'à la position de départ, puis, de toutes ses forces, tira sur la

chaîne. Mais le tronc ne bougea pas. Boun Tam barrit furieusement, Toutou se mit à aboyer, les bûcherons crièrent des encouragements. Avec sa patte de derrière, l'éléphant dégacha le tronc qui s'était pris dans une grosse racine et le fit dévaler à toute allure dans la jungle, comme s'il avait été un « bulldozer » vivant.

A un moment donné le tronc fut arrêté par un rocher. Boun Tam en pleura d'exaspération, de vraies larmes lui coulant des yeux. Mais son intelligence vint au secours de sa force. Il se retourna et à l'aide de ses défenses, fit contourner l'obstacle à son fardeau. Et ce fut merveille de le voir traverser un village où les maisons faites de nattes de paille semblaient devoir s'écrouler au moindre choc. Comme un marin habile naviguant entre les rochers, il dirigea le tronc de teck à travers les huttes sans en effleurer une seule. Comme dit Chan : on peut mécaniser les scieries, installer des machines à empiler le bois et tracer des pistes pour le passage des arbres, l'éléphant reste quand même, dans la jungle, la meilleure des machines.

Ce tronc monumental que nous avons vu disparaître vaut, sur place, 2.400 ticals, soit environ 50.000 francs. Quand, dans trois ans, il arrivera, au fil de l'eau, à Bangkok, il en vaudra le double. Quand enfin, il sera livré aux ébénistes d'Europe ou d'Amérique, son prix aura quadruplé. Il faut donc protéger son voyage contre les voleurs qui repêchent les troncs flottants, les débitent dans des scieries clandestines et vendent ensuite les planches en contrebande.

En pays Thaï, le passé s'efface lentement devant le progrès. Grâce aux qualités de ses propres spécialistes, grâce aussi à l'aide technique apportée par la F.A.O., la Thaïlande répare aujourd'hui les ruines du passé et, grâce à la prévoyance, évite les désastres qu'un déboisement sans contrôle a provoqués dans d'autres pays du monde. Les forêts de teck de Thaïlande ont leur rôle à jouer dans la grande entreprise de sauvetage humain qui s'organise et qui ramènera la vie et la santé à des milliers d'êtres humains.



Boun Tam, l'éléphant géant, est un précieux auxiliaire pour les bûcherons des forêts de teck de la Thaïlande. Une fois l'arbre abattu et scié, il roule le tronc, tire sur la chaîne et mène son chargement à travers tous les obstacles comme s'il s'agissait d'une vulgaire branche.

ESPOIR ET AMERTUME DES RÉFUGIÉS ARABES

par Willem Van Vliet

Il y a trois ans, je me suis trouvé pour la première fois en présence de M. Fattah Nounih, au camp de réfugiés arabes d'El Karameh, non loin de Jéricho. Sa tenue sévère — veston noir et pantalon rayé — et la gravité de son attitude étaient celles de tout maître d'école conscient de son rôle. Quelque chose toutefois, dans son comportement un peu solennel, détonnait avec le cadre qui l'entourait, et surtout avec ce qu'il appelait fièrement « mon école ».

Son école, c'était le sable brûlant de la vallée du Jourdain, sur lequel des centaines d'enfants, accroupis par groupes de 40 à 50, psalmodiaient des versets du Coran, récitaient, écoutaient, quelques-uns s'appliquant à tracer sur le sable les lettres des verbes irréguliers anglais. Pas un livre, pas même un tableau noir. Rien que le sable et le bruit assourdissant de centaines de voix enfantines scandant en chœur les mots, de toute leur force.

Malgré le bruit, la chaleur et l'absence du plus rudimentaire équipement scolaire, M. Fattah Nounih me fit les honneurs de son « école » et m'accueillit ensuite dans son bureau — une ancienne tente de l'armée — où je lui expliquai que j'avais été délégué par l'Unesco pour étudier les moyens de venir en aide aux écoles de réfugiés.

Nous établîmes des listes : tant de tableaux noirs, tant de crayons, de cahiers, de livres, de cartes. Quand nous eûmes terminé, il resta un instant pensif, puis s'écria, comme sous l'effet d'une inspiration soudaine : « Il me faudrait aussi une cloche, s'il vous plaît ! » Je crus d'abord qu'il plaisantait. Une cloche dans le désert !

Trois ans se sont écoulés et, aujourd'hui, M. Fattah Nounih reçoit ses visiteurs dans un coquet petit bureau où des chaises ont remplacé les caisses à savon. Ses six cents élèves récitent toujours les versets du Coran, mais les plus grands apprennent aussi l'histoire, la géographie et l'anglais. Chacun des vingt groupes d'enfants possède sa propre classe, faite de briques blanchies

à la chaux, avec son tableau noir, ses morceaux de craie, ses crayons et tout l'équipement nécessaire. Et le directeur a maintenant une cloche pour appeler les enfants en classe.

L'aide financière de l'Unesco n'a pas suffi, à elle seule, à assurer ces transformations. Les murs des classes ont été construits par le directeur, ses élèves et leurs frères aînés. Les chaises et les bancs, ainsi que 81 paires de chaussures que M. Nounih garde en réserve, ont été fabriqués dans l'atelier d'apprentissage de l'école.

La cloche a été offerte par le Club Unesco pour la Jeunesse d'Amsterdam ; une cargaison de cahiers est arrivée de Norvège et les tableaux noirs viennent de l'Afrique du Sud. La Calder High School pour filles, de Liverpool, a envoyé un chèque de £ 12.9.10 (environ 13.000 fr.). Tandis que trois projecteurs cinématographiques de 16 mm. sont déjà partis d'Anvers.

Un problème angoissant

De tous les pays du monde ont afflué des dons. Particuliers, clubs, écoles, organisations diverses ont ainsi aidé M. Fattah Nounih et ses 890 collègues à maintenir ouvertes les portes des écoles du Moyen-Orient pour les enfants des réfugiés arabes.

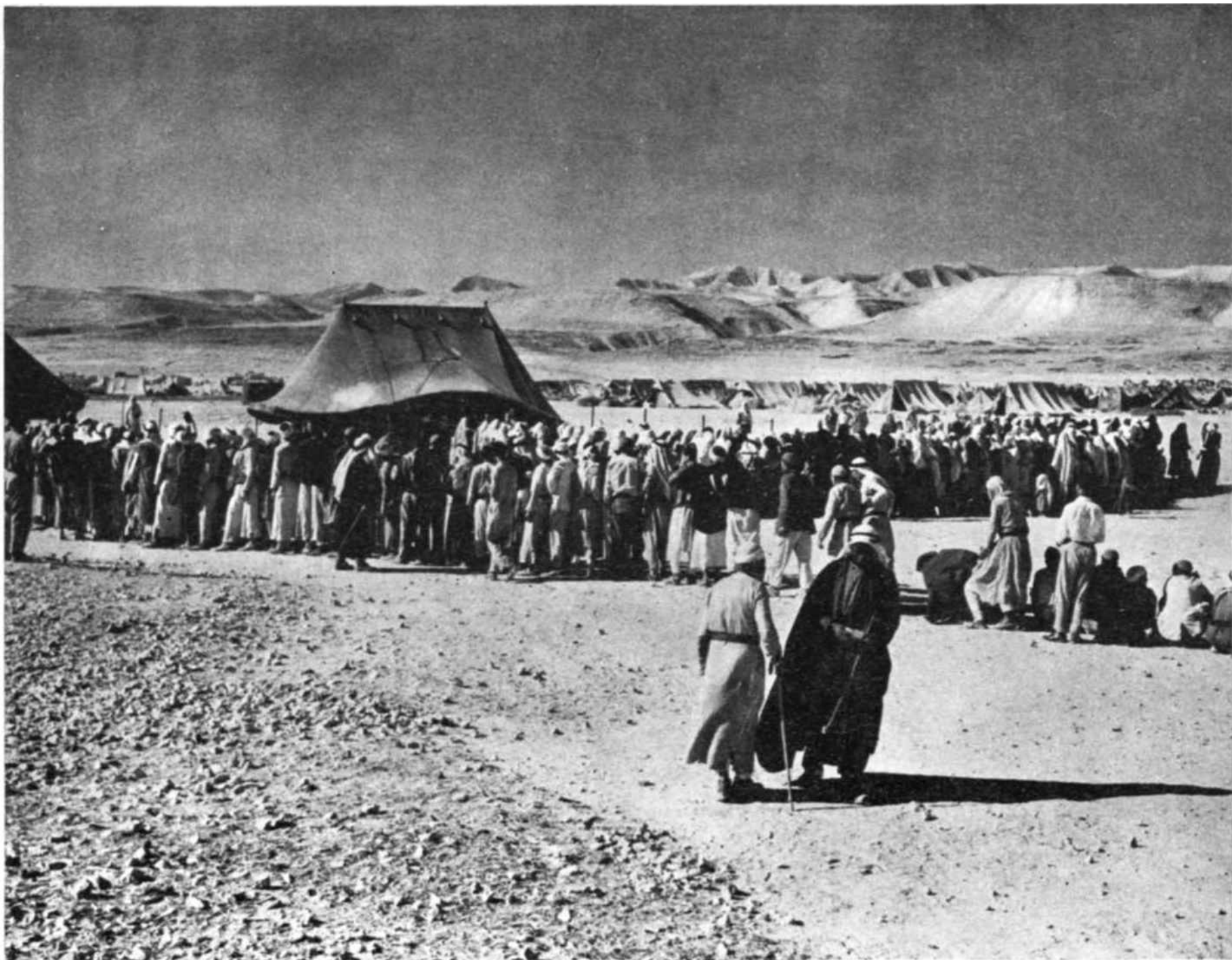
Les efforts combinés de l'UNRWA (Office de Secours et de Travaux des Nations Unies) et de plusieurs Institutions spécialisées de l'ONU — UNICEF, O.M.S., Unesco — ont permis d'accomplir de réels progrès. Près d'un million de réfugiés, qui ne possédaient aucun moyen de subsistance, ont pu être préservés de la faim et de la maladie ; leurs enfants ont pu aller à l'école. Les réfugiés palestiniens sont reconnaissants de ces efforts. Mais quelle est leur situation à l'heure actuelle ? Elle a été décrite dans un rapport adressé aux Nations Unies par M. John Bradford, directeur de l'UNRWA :

Plus d'un million de réfugiés sont privés de foyer depuis plus de trois ans. La moitié sont des

enfants de moins de 15 ans. Il y a chaque année 30.000 naissances. Un tiers des réfugiés vit dans des camps, sous la tente, dans des huttes de boue ou des baraquements. Les autres sont dispersés dans les villages et les villes, installés tant bien que mal dans des chambres, des établissements publics désaffectés ou dans des grottes. Huit cent soixante-quinze mille doivent se contenter de rations alimentaires de 1.600 calories par jour. Pour se vêtir, ils dépendent en grande partie de la générosité d'organisations privées. Ceux qui gagnent leur vie — ils sont très peu nombreux — sont obligés d'entrer en concurrence avec les ressortissants des pays dans lesquels ils ont cherché refuge. Leurs ressources personnelles s'épuisent peu à peu et ceux qui pouvaient d'abord payer un logement doivent maintenant vivre sous la tente ou dans des huttes. Le problème devient chaque jour plus grave.

Il ne saurait être question de stabilité ou de sécurité tant qu'il n'aura pas été mis fin à cette situation anormale dont le caractère tragique a été récemment mis en lumière par un orage qui, en neuf jours, a détruit 6.000 tentes et privé d'abri 100.000 réfugiés. Plus terrible encore est le relâchement constant de la vie familiale et des sentiments religieux, ainsi que la démoralisation progressive qui apparaît parmi ces malheureux.

Pour trouver une solution à cet angoissant problème et aider les réfugiés à « échapper au désespoir et à se refaire une place dans la vie », comme le disait le Dr Blanford, l'Assemblée générale de l'ONU a approuvé un programme de 250 millions de dollars proposé par le Directeur général de l'UNRWA. Ce programme prévoit le transfert des réfugiés dans de nouveaux logements construits à la périphérie des grands centres urbains ou dans des villages, et leur réintégration dans le cycle économique normal afin qu'ils cessent d'être une charge pour la société et jouent une part active dans le développement des pays du Moyen-Orient.



Grâce aux efforts conjugués de l'U.N.R.W.A. et de certaines Institutions spécialisées de l'O.N.U. (Unicef, O.M.S., Unesco) près d'un million de réfugiés, privés de tous moyens d'existence, ont été préservés de la faim et de la maladie, et leurs enfants ont pu continuer à s'instruire.



PRIVÉS DE FOYER DEPUIS TROIS ANS

Quelques scènes de l'existence des réfugiés arabes, tel est le titre sous lequel on pourrait grouper ces quelques photos. Vie pleine d'amertume pour les vieux qui supportent difficilement la tente, les huttes de boue ou les baraquements ; vie plus facile pour les jeunes à qui les études, le sport... et la jeunesse permettent de conserver l'espoir ; vie supportable, comme celle de ce jardinier qui a pu trouver un emploi correspondant à ses capacités.

En attendant, l'attitude générale des réfugiés est empreinte à la fois d'amertume et de reconnaissance. D'amertume, à cause de leur existence terne et inutile dans des camps isolés et du désir d'un grand nombre d'entre eux de retrouver leurs foyers ; de reconnaissance, car ils sont conscients de la bonne volonté manifestée à leur égard, partout dans le monde.

L'Unesco fut l'une des premières organisations à attirer l'attention publique mondiale sur la nécessité de créer des écoles pour les enfants des réfugiés arabes. Soulignant qu'on ne peut élever les enfants uniquement avec « du pain sec », l'Unesco lança un appel pour recueillir les sommes indispensables à l'achat des livres et de l'équipement scolaire nécessaires. Elle a multiplié, dans la mesure où les disponibilités le permettaient, le nombre des écoles dans les camps du Moyen-Orient. En 1950, l'O.N.U. décida de transformer son bureau de secours de première urgence en un Office de Secours et de Travaux des Nations Unies. Dès lors, les bases de l'instruction fournie aux enfants des réfugiés, limitée jusque-là à la lutte contre la délinquance provoquée par l'oisiveté, la misère et les conditions de vie anormales, se transformèrent. Le but de l'enseignement fut désormais de préparer les enfants à gagner leur vie et à contribuer à la prospérité matérielle et spirituelle des pays où ils étaient appelés à vivre.

Aujourd'hui l'Unesco et l'UNRWA assurent le fonctionnement de 119 écoles, comme celle d'El Karameh, fréquentées par près de 51.000 garçons et filles. Ces écoles sont dispersées dans plusieurs pays du Moyen-Orient : au Liban, en Syrie, en Jordanie, et dans la région de Gaza, alors qu'en 1949, 64 écoles seulement pourvoyaient à l'instruction élémentaire de 33.000 enfants.

Il y a un an, de nouvelles perspectives s'ouvraient pour quelques milliers de jeunes réfugiés. Dans certaines écoles, des cours d'apprentissage étaient inaugurés pour donner aux enfants, en

plus de l'enseignement habituel, la formation professionnelle nécessaire à l'exercice d'un métier.

Les filles apprennent ainsi les arts ménagers, la couture, le tricot, la broderie. L'éducation des filles est d'ailleurs un fait nouveau pour la plupart des réfugiés car, auparavant, peu de familles arabes envoyaient leurs filles à l'école. Les mères leur enseignaient tout ce qu'elles jugeaient nécessaire à la vie d'une femme : tenir une maison, coudre, prendre soin des bébés. Or, dans les camps de réfugiés, la vie familiale perd ses formes traditionnelles et le nombre de filles qui fréquentent l'école à côté des garçons s'accroît sans cesse. Quoique les garçons y soient encore en majorité, on y voit pour la première fois des jeunes filles arabes apprenant la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire et les autres matières scolaires.

Des citoyens utiles...

LES garçons apprennent à devenir étameurs, charpentiers, cordonniers, forgerons et relieurs, en un mot des métiers qui demandent une spécialisation. Les objets qu'ils fabriquent sont immédiatement utilisés. A l'école d'El Karameh, dirigée par M. Fattah Nounih, cinquante garçons apprennent à faire des souliers. Naturellement, il ne s'agit pas de chaussures élégantes, selon les normes occidentales ; les semelles sont faites de vieux pneus et l'empêche de toile grossière, mais elles peuvent servir et sont vendues à des prix raisonnables aux populations à revenu modeste de la Jordanie.

Non loin du camp de réfugiés d'El Karameh, quelque 250 garçons apprennent les rudiments du jardinage et de l'agriculture. Le blé, les légumes et les fruits contribuent à améliorer les rations des écoliers. Résultat moins immédiat mais très important lui aussi : ces garçons acquièrent ainsi, sous l'égide des Nations Unies, une excellente formation agricole, supérieure à celle qu'ils

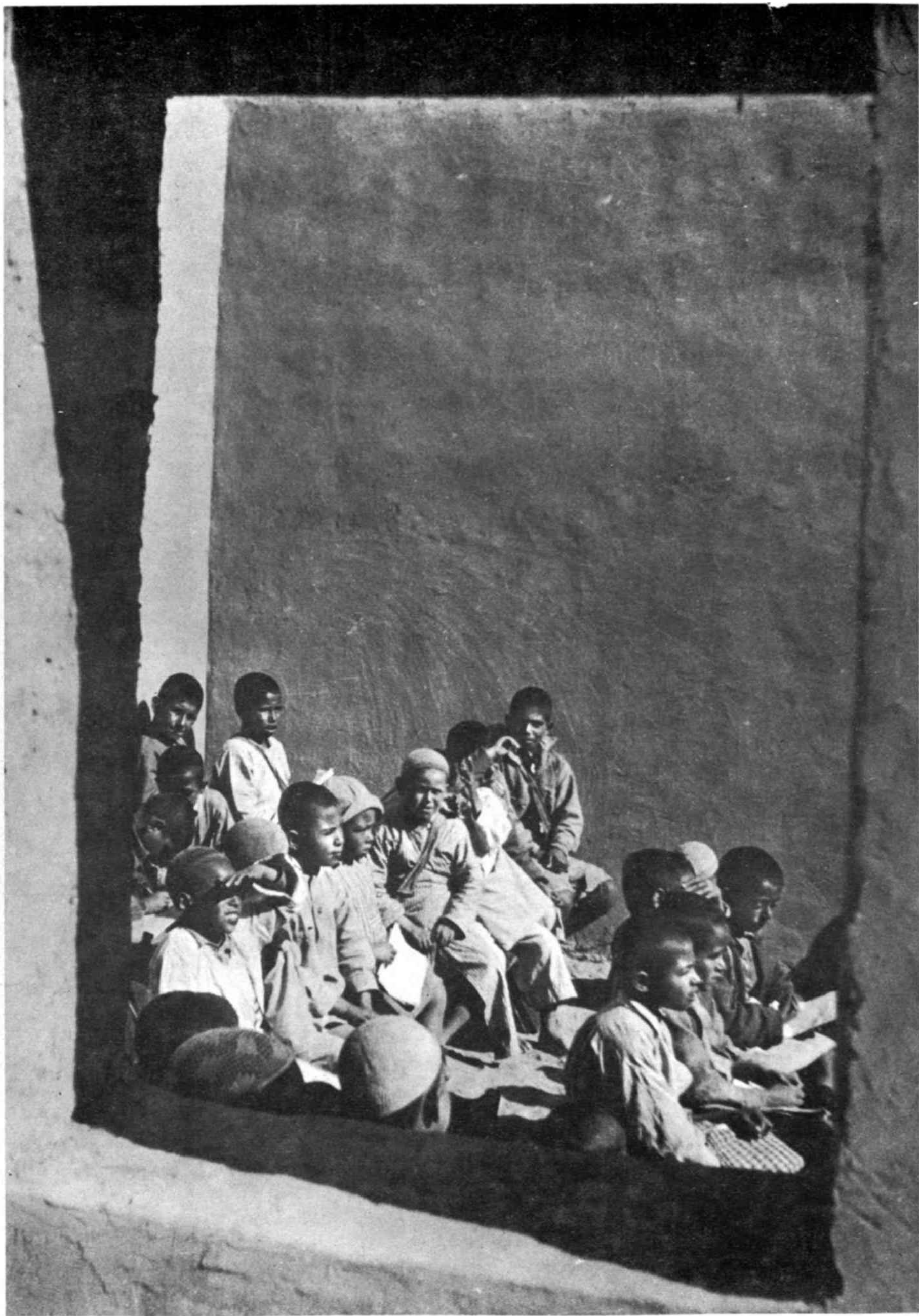
auraient eue dans leur village natal. Ils apprennent à lutter contre l'érosion du sol, à planter des arbres, à creuser des canaux d'irrigation, enseignement qu'ils pourront mettre à profit quand ils gagneront leur vie comme fermiers, cultivateurs ou jardiniers.

Ce sont là quelques-uns des résultats positifs déjà atteints. Mais d'innombrables problèmes restent encore à résoudre et bien des besoins urgents restent à satisfaire. On manque de fonds, on manque aussi de professeurs. L'équipement scolaire est insuffisant et il faut l'importer. La pénurie d'outils empêche l'ouverture de nouveaux centres de formation professionnelle.

Les besoins individuels sont modestes mais, multipliés par le nombre total des enfants des réfugiés, ils représentent des sommes énormes. Les efforts entrepris par les Nations Unies pour instruire les jeunes réfugiés arabes sont ainsi limités par le manque de fonds à un petit nombre seulement de bénéficiaires.

Même si l'on arrive à maintenir les écoles existant actuellement, ce qui est déjà extrêmement difficile, le problème ne sera pas pour autant résolu. 130.000 enfants, de 6 à 14 ans, attendent encore de pouvoir aller à l'école. Des milliers d'adolescents ne reçoivent aucune formation. 40.000 adultes ont appris à lire, mais ils n'ont pas de livres pour poursuivre leurs études. Les enfants naissent toujours par centaines, ce qui aggrave encore le problème des réfugiés.

Cette œuvre de progrès social que l'on a pu amorcer dans les écoles pour les réfugiés du Moyen-Orient, doit être poursuivie et développée. Il faut que ces enfants deviennent de véritables citoyens, capables d'apporter à la société une contribution normale, de mener une vie digne, d'être, en un mot, des hommes libres. Les abandonner, ce serait préparer une génération de misérables, et ce serait aussi fomenter pour l'avenir des troubles et des dangers, dont cette région n'a jusqu'ici que trop souffert.



LES ÉCOLES DES RÉFUGIÉS ARABES

Le problème de l'éducation et de la formation des enfants des réfugiés arabes est encore loin d'être résolu. Il y a trois ans, des écoles provisoires furent installées sous la tente, en plein désert. Depuis lors, les professeurs réfugiés et les enfants ont bâti des salles de classe avec des briques faites de boue séchée au soleil. De l'équipement et des fonds ont été envoyés par de nombreux pays. Aujourd'hui, les écoles dirigées conjointement par l'Unesco et les Nations Unies ne peuvent assurer l'éducation qu'à 50.000 garçons et filles. De sorte que 130.000 enfants (sur un total de près d'un million de réfugiés) ne peuvent aller en classe. (Voir page 14.)